

Evelyne LLONG

Mémoire
Conseillère en Economie Sociale et Familiale

Rue de la Liberté

Contribution à l'observation du mode de vie des jeunes SDF

Année 2002- 2003

*«Ceux donc qui croient qu'ils parlent, ou se
taisent, ou font quoi que ce soit par un libre
décret de l'esprit, rêvent les yeux
ouverts »*

SPINOZA

*(L'Ethique, traduction
de B. POTRAT, le Seuil, 1998)*

SOMMAIRE

Introduction	page 5
Première partie : L'objet d'étude	page 6
1,1 L'énoncé du sujet	page 6
1,2 Le contexte	page 7
1,3 Conclusion de la première partie	page 8
1,4 Question de départ	page 9
Deuxième partie : L'exploration	page 10
2,1 Recherches bibliographiques	page 10
2,2 Entretiens réalisés auprès des jeunes SDF	page 12
2,3 Entretiens effectués auprès des professionnels	page 13
2,4 Analyse et problématique	page 14
2,5 Conclusion et énoncé de l'hypothèse	page 16
Troisième partie : Méthodologie	page 18
Quatrième partie : Approche de la réalité	page 20
4,1 Vivre à la rue	page 20
4,2 Commentaires et analyse	page 26
4,3 Conclusion et retour à l'hypothèse	page 28

Cinquième partie : Les entretiens	page 30
5,1 Les récits de vie	page 30
5,2 Conclusion et analyse	page 32
5,3 Entretien auprès de la représentante DDASS	page 35
5,4 Constat et analyse	page 36
 Sixième partie : En résumé	 page 37
 Conclusion	 page 40
 Bibliographie	
 Annexes	

INTRODUCTION

En février 2002 l'INSEE recense 86 000 personnes sous appellation SDF. Plus d'un tiers d'entre eux aurait moins de 29 ans.

Inquiétée par ces chiffres nous avons voulu réfléchir sur les raisons qui amèneraient de jeunes personnes à préférer la rue ou à ne pouvoir faire autrement que de s'y retrouver.

Aussi et pour commencer nous verrons que tandis que les uns (travailleurs sociaux et auteurs) attribuent l'arrivée d'un jeune dans la rue à des causes d'ordre affective et/ ou socio économique et en tout les cas à des facteurs indépendants de sa volonté, d'autres, au contraire, nous incitent à penser que ces jeunes personnes on fait là un choix de vie totalement volontaire.

C'est dire si d'emblée les avis sur ces questions ne sont pas vraiment concordants et semblent agiter de ce fait la plupart d'entre nous également.

Très vite à la lecture de quelques études, nous en sommes arrivée à imaginer que la question de l'errance des jeunes semblait être beaucoup plus complexe qu'il n'y paraissait.

Cependant nous verrons au cours du déroulement de ce travail que nos réflexions nous poussent plutôt vers le postulat de l'inexistence d'un choix délibéré en ce qui concerne l'arrivée des jeunes dans la rue...

D'où la mise en exergue de la pensée de SPINOZA et, surtout, d'où le titre du mémoire qui oppose d'une part l'expression d'un souci apparent de liberté et d'autre part l'inanité de cette pseudo liberté qui tourne court.

Du coup dans un deuxième temps nous avons voulu, nous aussi, aller à la rencontre des jeunes sans abri sur leur propre territoire afin d'appréhender du mieux possible leur façon d'être et de faire.

C'est cette démarche qui nous a permis d'entrevoir que toutes ces personnes avaient des discours semblables (auxquels nous nous sommes attachés à donner du sens), et des modes de fonctionnement assez identiques et qui leurs sont propres.

Si bien que, poursuivant notre aventure dans la rue, nous en sommes arrivés petit à petit à penser que les jeunes sans toit ne nous étaient peut-être pas si semblables que cela...

PREMIERE PARTIE : L'OBJET D'ETUDE

1,1 l'énoncé du sujet :

A l'occasion de nos activités bénévoles effectuées dans le cadre de la campagne hivernale¹ 2002-2003 et au sein du SAMU SOCIAL² de Perpignan, nous avons rencontré plusieurs jeunes SDF. Leur nombre conséquent nous a tout d'abord surpris puis inquiété tant il nous est apparu anormal qu'un jeune du même âge que le nôtre et issu d'une même société (donc a priori régi selon des valeurs socio culturelle semblables), puisse vivre de la sorte. Car, et a priori ce qui jusqu'alors était vrai pour nous c'est qu'un jeune ne devait pas être dans la rue : s'il y était ce ne pouvait être que pour des raisons d'ordre idéologique et/ou pour cause de difficultés socio économiques ponctuellement insurmontables.

C'est donc effrayée par le phénomène de clochardisation des jeunes (tout simplement par peur que cela puisse, à nous aussi, arriver un jour) que nous avons décidé d'entreprendre le présent travail. Naturellement, celui-ci nous a amenée à devoir réfléchir autour de certaines de nos interrogations :

- Qui sont ces personnes ? Sont-elles toutes issues d'une semblable catégorie de population ? Ont-elles un même profil identitaire ou bien sont-elles toutes différentes les unes des autres ?
- Comment et pourquoi ces jeunes vivent-ils dans la rue ? Est-ce un choix délibéré de leur part ? Il est possible que ce qui peut de prime abord être dit et entendu comme une option volontaire, puisse se révéler, en réalité, n'être que la conséquence d'une pluralité de causes. Nous reviendrons ultérieurement sur ces notions de choix ; d'autant que certains auteurs tels que F. CHOBEAUX³, entre autres, décrivent par exemple l'arrivée des jeunes dans la rue comme étant le résultat de processus économiques et sociaux généraux et qui traverseraient toute notre société.

D'autres (généralement travailleurs sociaux)⁴ nous indiquent qu'une arrivée dans la rue serait le produit d'une série d'évènements survenus au cours d'une existence (enfance difficile, rupture familiale, échec sentimental, difficultés financières...). Ces explications, sont pour nous d'autant plus inquiétantes, qu'elles semblent devoir nous amener à penser que nul ne saurait être à l'abri d'une telle déconvenue !

Toutefois, et si l'on imagine que tous ces modes explicatifs ne peuvent à eux seuls exprimer en totalité les raisons exactes de l'arrivée de tant de personnes dans la rue⁵, peut être nous est-il possible d'avancer l'idée selon laquelle les jeunes de la rue n'y seraient eux aussi qu'en raison de problèmes beaucoup plus complexes qu'il n'y paraîtrait à première vue.

Ce sera donc à la fois cette possible complexité des faits et l'ambiguïté de la notion de choix que nous retiendrons ici en tant que fil conducteur de notre recherche.

¹ Campagne hivernale est le nom donné à la période durant laquelle le SAMU social et l'hébergement d'urgence pour SDF sont ensemble et à la même époque en activité. Elle se situe en général entre le 15 octobre et le 31 mars.

² Voir annexe 1

³ F. CHOBEAUX, *L'Errance Active*, Édition ASH, 2001, 96 pages

⁴ Sur ces questions lire les entretiens effectués par F. JOUAN lors de son travail de recherche

⁵ Sur ces questions se référer à : P. DECLERCK, *Les naufragés, avec les clochards de Paris*, terre Humaine, Plon, 2001, 457 pages

1,2 le contexte :

Entre 30 000 et 50 000 jeunes dits “ en rupture de liens” ont été recensés en France en l’an 2000. Toujours selon les mêmes sources⁶, les jeunes SDF âgés de moins de vingt-cinq ans représenteraient entre 20 et 40 % de la population sans toit !

Plusieurs études montrent l’importance du nombre de jeunes à la rue :

- Une enquête de l’INSEE parue en février 2002, estime à 86 000 les personnes sans domicile fixe en France : les deux tiers seraient des hommes, et plus d’un tiers aurait entre dix huit et vingt-neuf ans.
- Une seconde étude réalisée par F. CHOBEAUX⁷ sur l’errance active des jeunes considère que plus de 10 000 jeunes, aujourd’hui, vivent en marge de notre société.
- Un troisième travail, mené cette fois en 1998 par L. FOURNIER⁸ (du département de médecine sociale et préventive de Montréal), nous indique que près d’un tiers des itinérants de Montréal est constitué de jeunes âgés de 18 à 30 ans.

Toutefois, tous les auteurs que nous avons lus et qui se sont intéressés à la question, n’attribuent pas tous exactement les mêmes causes au phénomène de clochardisation des jeunes :

- Selon F. CHOBEAUX, ce serait de la part de ces jeunes un choix de vie clairement décidé. (ce qui nous amène à devoir, de nouveau, considérer cette question en tant qu’élément incontournable à notre réflexion !)
- L. FOURNIER, quant à elle nous indique par ailleurs que la plupart des jeunes sans abri ont probablement fui son foyer suite à des conflits familiaux parfois aggravés par des violences, des abus sexuels ou émotionnels. D’autre part L. FOURNIER estime que la plupart de ces jeunes serait consommatrice de drogues et/ou d’alcool, et s’adonnerait aussi à la prostitution (féminine et masculine) pour subvenir à ses besoins...
- J. GUILLOU,⁹ lui, nous dit qu’il existerait deux possibles explications à l’arrivée des jeunes dans la rue :
 - ❖ Un départ volontaire du jeune hors du contexte familial par désir d’indépendance et d’autonomie. Un rêve, qui en l’absence de moyen, tournerait court...
 - ❖ Un départ involontaire dû bien souvent à son désir d’échapper à sa famille, aux violences psychiques et physiques qu’il y aurait subies.. Devenir SDF serait alors la seule réponse que le jeune aurait trouvée.
- Enfin, J. DAMON¹⁰ évoque lui plusieurs causes au phénomène de clochardisation des jeunes : la désinstitutionnalisation des hôpitaux psychiatriques, la drogue, l’augmentation du nombre des familles monoparentales, les difficultés de la politique du logement ou encore l’effritement du modèle salarial.

⁶ Documentation de la DDASS des P.O (Avril 2000), étude du Ministère de la Solidarité et de l’emploi, Direction de l’action sociale.

⁷ F. CHOBEAUX, *ibid.*

⁸ Recherche Internet

⁹ J. GUILLOU, Les jeunes sans domicile fixe et la rue, logique sociale, L’harmattan, 1998, 125 pages

¹⁰ J. DAMON, la Question SDF, Le Lien Social, puf, 2002, 277 pages

On le voit, le phénomène de l'errance des jeunes pose problème : les avis divergent sur la question. Aussi c'est probablement pour ces raisons que Danièle HUEGES et Marie Pierre HOURCADE¹¹ dans un rapport remis à E. GUIGOU (alors Ministre de l'emploi et de la solidarité) en février 2002 mentionnent l'état d'urgence qu'il y a à améliorer l'accueil et l'accompagnement en ce qui concerne les jeunes errants. Ainsi et afin de modifier la prise en charge des jeunes errants ces auteurs proposent trois axes prioritaires :

- Le développement des équipes de rue « *il faut absolument que la fonction « aller vers » soit assurée* »
- l'extension des accueils à bas seuil d'exigence : « *c'est dans ce type de lieux que la demande peut s'exprimer, si minime soit-elle* »
- l'augmentation des places d'accueil d'urgence en mettant en avant « *une vision qualitative de l'hébergement* »

De plus et outre ces trois axes, Danièle HUEGES et Marie Pierre HOURCADE insistent sur le rôle des DDASS qui ont notamment pour mission d'interroger la pertinence du cadre de l'intervention et d'inciter les acteurs sociaux à renouveler les pratiques professionnelles.

C'est dire si la question de l'errance des jeunes et sa résolution ne vont pas de soi ...

1.3 Conclusion de la première partie :

Nous venons de le voir la question de l'errance des jeunes semble poser bon nombre de problèmes :

- celui du nombre de jeunes concernés ;
- celui des facteurs mis en cause et inhérents à leur état ;
- celui de la résolution de l'errance des jeunes.

De sorte que et en ce qui concerne leur mode de vie nous retiendrons, ici, que celui-ci est la plupart du temps couramment décrit comme étant le résultat d'une pluralité de difficultés : affective et/ou familiale ou encore dû à un contexte socio-économique défavorable.

Par contre, dans son travail de recherche (effectué en vue de l'obtention du diplôme d'État de conseiller en économie sociale et familiale), E. CIOFETTI¹² avance l'idée selon laquelle les jeunes de la rue souffriraient, en quelque sorte et tout comme leurs aînés, d'un défaut de construction de la personnalité. Défaut qui, selon lui, les mettrait dans l'impossibilité de pouvoir assumer les contingences d'une vie « normale ».

Par ailleurs E. CIOFETTI, dans ses écrits et citant P. DECLERCK¹³, nous indique que l'ouvrage de celui-ci l'aurait amené à penser que les gens de la rue pâtiraient d'un défaut de vie.

De plus F. JOUAN, quant à elle, dans son mémoire DSTS¹⁴ intitulé « l'homme erra pour quat'sous »¹⁵, nous dit avoir constaté que ceux qu'elle appelle « les habitués de la rue » souffraient d'un manque d'étayage en l'absence duquel il leur était impossible d'établir par eux-mêmes le moindre projet de vie personnel si minime soit-il. Ainsi F. JOUAN nous explique que si ces personnes ont parfois eu une vie apparemment « normale » et semblaient l'assumer ce n'était qu'en se « greffant » sur un tiers, qui, lui, avait des projets et savait se mouvoir au sein de la société.

¹¹ L'une est directrice générale de l'association les HALTES des Amis de la Rue et l'autre inspectrice générale des affaires sanitaires et sociales.

¹² E. CIOFETTI, Le pontonnier civil, Mémoire CESF, 2002, 42 pages.

¹³ P. DECLERCK, *ibid*, cité in E. CIOFFETTI *ibid*.

¹⁴ Diplôme Supérieur du Travail Social.

¹⁵ F. JOUAN, l'homme erra pour quat'sous, DSTS, Université du Mirail, Février 2002, 300 pages.

Enfin et pour en revenir à la question du choix, toujours selon F. CHOBEAUX l'entrée dans la vie de jeunes SDF est un choix personnel et avéré de la personne. Les jeunes « *revendiquent cette errance active, comme étant la mise en acte d'un choix conscient et pleinement assumé visant à mettre leurs actes en accord avec leurs pensées. Ils s'inscrivent donc explicitement dans une démarche de rupture sociale volontaire.* ».

Tandis que pour d'autres auteurs comme J. GUILLOU, par exemple c'est la « malchance » qui est à l'origine de ce processus : « *le jeune rejoint la rue à la suite d'un rejet par son milieu d'origine (famille génétique ou famille d'accueil), et non par seule attirance ou par choix.* »¹⁶ (page 45)

Il y a visiblement un sérieux désaccord sur cette question ! A moins que les différents auteurs ne parlent pas des mêmes individus.

Il est sûr qu'en tant que personne baignant dans l'idéologie judéo-chrétienne, et par conséquent obligatoirement influencée par les théories du libre arbitre prônées par Saint AUGUSTIN, il nous conviendrait mieux que « l'appel de la rue » soit le fruit d'une décision volontaire. Ceci d'autant plus que cette voie permettrait d'évoluer vers un travail pouvant déboucher sur l'insertion, à terme, de ce public.

Cependant force est de constater que nous sommes tentée par les théories du défaut dans le processus de construction de la personnalité.

1,4 question de départ :

Nous venons de le voir, le débat sur les explications de l'errance des jeunes est loin d'être clos, encore, à l'heure actuelle. Les auteurs que nous avons cités précédemment ne semblent pas vraiment en accord lorsqu'il s'agit d'attribuer des causes précises à ce phénomène. Cependant nous retiendrons que trois d'entre eux (DECLERCK, JOUAN, CIOFETTI) semblent plus ou moins s'accorder sur la question. C'est la raison pour laquelle leurs conclusions ainsi que les théories de Saint AUGUSTIN, nous ont interpellés.

Aussi nous retiendrons que trois questions restent ici ouvertes :

- Qui sont ces jeunes ?
- Pourquoi sont-ils dans la rue ?
- Quant est-il de la question du choix ?

Donner une réponse à chacune de ces questions nous semble intéressant et sans doute révélateur de la complexité qu'il y a à vouloir comprendre comment ces jeunes en sont arrivés là. Ainsi, peut-être serons-nous en mesure de répondre à la question suivante et qui nous préoccupe :

S'ils existent, quels sont les fondements du phénomène de clochardisation des jeunes ?

¹⁶ J. GUILLOU, *ibid.*

SECONDE PARTIE : L'EXPLORATION

« Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénients, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire »¹⁷ Entamer un travail exploratoire sera pour nous la meilleure façon d'achalander notre magasin !

Ainsi nous commencerons notre « ravitaillement »:

- en nous documentant à travers la lecture d'études déjà produites sur la question. en cherchant à savoir ce qu'en disent les professionnels ;
- enfin et surtout en recueillant ce que les jeunes sans abri disent d'eux-mêmes, de leur vie, de leurs choix, de leurs habitudes...

C'est dans cet ordre que notre exploration a effectivement été menée, toutefois et pour une question de compréhension ce sera dans un ordre différent qu'elle sera, présentée ici.

Notre étude s'est principalement effectuée, pour des raisons de commodités personnelles, sur le territoire d'Argelès sur Mer avec une extension sur ceux de Perpignan et de Montpellier. Au départ nous craignions que cela soit un inconvénient : cela ne l'a pas été ; les jeunes interrogés qu'ils soient d'Argelès, de Perpignan ou de Montpellier nous ont donné à penser des choses équivalentes.

2,1 Recherches bibliographiques :

Ne sachant pas très bien comment exactement mener au mieux nos futurs entretiens exploratoires nous avons tout d'abord voulu consulter ceux effectués par F. JOUAN et E. CIOFETTI.

C'est ainsi que nous avons découvert, qu'au cours de son travail exploratoire, F. JOUAN avait interrogé trois personnes :

La première personne était (au moment des faits) âgée de 66 ans, d'origine Hongroise, elle vivait dans la rue depuis 15 ans suite à son expérience de vie (ancien légionnaire). Au cours de l'entretien, ce monsieur dit avoir délibérément choisi sa vie actuelle car selon lui la France se serait servi de lui : « J'étais dix-sept ans dans la légion, j'étais sous des ordres, j'ai décidé de rester moi-même. Plus d'obéissance, je veux pas avoir une responsabilité, j'suis responsable de moi même mais pas des autres » (page 30)¹⁸.

Pour vivre, cet homme faisait la manche et n'avait aucune autre source de revenus. Respecté par ses pairs, il semblait connu de tous les habitants de Céret (sous-préfecture des P.O) où il « résidait » (devant la poste !) depuis des années.

Papy (c'est son surnom) n'appréciait guère les travailleurs sociaux car il pensait qu'ils le prenaient pour un idiot... Les centres d'hébergement il y allait peu à cause de l'insécurité qui selon ses dires y règne et des règlements intérieurs qu'il pensait aberrants (horaires, interdiction d'alcool...).

Emmanuel lui, avait en 2001, 30 ans et vivait (en alternance) dans la rue depuis ses 16 ans. Pourtant visiblement en souffrance dans la rue, il disait l'avoir choisie bien qu'il expliquait un

¹⁷ J.J. ROUSSEAU, Confessions livre VI, Sciences Humaines, N° 30, septembre 2000, page 3

¹⁸ Cité in F. JOUAN, *ibid.*

peu plus loin que « *c'était chiant chez moi et que j'avais pas envie d'aller à l'école (...) moi j'fais plus partie de cette société là ; j'veux dire, j'm'en suis pas évincé elle m'a pas mis.. dehors.. à ce moment donné elle m'a donné des règles j'les ai pas suivies parce que j'faisais aut'chose... alors, les choses elles se sont écroulées les unes après les autres...* » (page 33)¹⁹. Emmanuel buvait beaucoup. Pour vivre il avait le RMI et faisait la manche. Tout comme son aîné, Emmanuel critiquait les horaires et les règlements en vigueur dans les centres d'hébergement et pensait que les travailleurs sociaux n'étaient pas capables de le comprendre ; raison pour laquelle il n'allait pas vers eux si ce n'était pour obtenir un complément matériel à ses besoins de survie.

Fabrice lui, (alors âgé de 35 ans), dit (lors de l'entretien) ne pas avoir choisi cette vie de son plein gré et explique assez clairement qu'il la doit à un accident familial. Révolté il n'aimait pas la société dans laquelle il se disait contraint de vivre, mais admettait aussi qu'il n'aimait pas assez la vie pour « se la faire belle » et qu'il avait besoin de quelqu'un pour cela. Par contre Fabrice allait régulièrement dans les structures d'accueil. Il n'en disait que du bien dans la mesure où il connaît très bien leur fonctionnement et ce qu'il peut en retirer. Toutefois, il semblait peu parler aux travailleurs sociaux et n'en rien attendre de plus que ce qu'ils pouvaient lui donner immédiatement.

E. CIOFETTI quant à lui, est allé, lors de son exploration (en 2002), interroger deux jeunes garçons « installés » sur Argelès sur mer.

Le premier, Michael, âgé de 20 ans était (lorsque E. CIOFETTI l'a rencontré) dans la rue depuis un an : « à cause » d'une femme qui selon lui, non seulement l'aurait quitté (au bout de 4 ans !), mais qui en plus, lui aurait tout pris. Ceci dit Michael pensait que : « *le monde de la rue est un monde d'amis de solidarité et de respect* » (page 7),²⁰ choses qui selon ses dires n'existaient pas ailleurs.

Pour vivre Michael faisait la manche, profitait des tickets services, des colis alimentaires, des invendus...

Michael buvait également de l'alcool et consommait aussi du haschich et autres toxiques.

Michael n'appréciait pas les travailleurs sociaux. Pour lui : « *il y a ceux qui s'en foutent et ceux qui s'investissent trop et qui veulent à tout pris nous insérer...* » (page 8)²¹ ; et pour ce qui était de s'insérer... Il ne le ferait que si une femme le lui demandait !

Le second, Louis, avait 25 ans en août 2002 et vivait dans la rue depuis ses 13 ans. Il énonçait très clairement que son arrivée dans la rue avait été obligée : « *mon père, il m'a viré (..), c'est à cause de ma belle mère, je ne la supportais pas* » (page 8)²² ; il n'avait pas eu le choix !

Louis consommait de l'alcool et certaines drogues : à 21 ans il a pourtant suivi une cure de désintoxication ...

A 19 ans il avait fait de la prison et disait que la rue c'était pareil : « *c'est la survie la prison, un peu comme la rue.. faut pas se laisser faire parce que tout ceux qui sont là, n'y sont pas pour rien et dans la rue c'est la même* » (page 9)²³.

Louis depuis sa sortie était sous tutelle et percevait la COTOREP²⁴ ;

Par contre et à l'inverse de son « pote » Louis disait que la vie dans la rue était difficile toutefois il ne voulait pas entendre (lui non plus) parler des travailleurs sociaux : « *pour moi*

¹⁹ Cité in F. JOUAN, ibid.

²⁰ Cité in E. CIOFETTI ibid.

²¹ Cité in E. CIOFETTI, ibid.

²² Cité in E. CIOFETTI, ibid.

²³ Cité in E. CIOFETTI, ibid.

²⁴ Commission Technique d'Orientation et de Reclassement Professionnel.

(...), ils s'en branlent, ils touchent leur chèque à la fin du mois et c'est tout quoi ! (...) ils sont tous pareils, ils te répondent tous pareil» (page 9)²⁵.

2,2 entretiens réalisés auprès des Jeunes SDF :

C'est Kader, l'éducateur spécialisé responsable du SAMU SOCIAL de Montpellier qui nous a permis d'aller à la rencontre des jeunes SDF.

Pour les trouver il suffisait d'aller à la gare : c'est là que la plupart d'entre eux passe la majeure partie de son temps.

Place de la Comédie c'est autre chose ; les jeunes qui y traînent (tous vêtus de tenues paramilitaires) sont plus agressifs ! Et selon Kader : ceux « *de la Comédie* » vivent uniquement en squat et ne vont jamais dans les structures prévues pour les accueillir...

Sachant cela, peu vaillante face à l'agressivité, nous avons préféré aller à la rencontre des jeunes sans abri qui, d'habitude, fréquentent le quartier de la gare !

Partie à leur recherche et guidée par Kader nous aborderons Paul et Marc installés sur le bord d'un trottoir entourés de leurs amis.

PAUL a 22 ans, il est descendu de Paris lorsque sa copine l'a quitté. Un copain devait l'accueillir à Montpellier, mais il lui a fait faux bond ! C'est comme cela qu'il s'est retrouvé à la rue et a été accueilli par des sans domiciles avertis et plus âgés que lui. Depuis, pour vivre il fait la manche.

Concernant les travailleurs sociaux, Paul dit qu'il ne les apprécie guère mais il ne m'en dira pas davantage car il me considère comme eux : « *Tu en fais partie toi aussi* ».

Paul ne veut pas entendre parler des centres d'hébergement. Pour lui « *c'est pour les gens de la rue* ». Autrement dit Paul ne se sent pas concerné par les accueils expressément habilités à recevoir des personnes sans domicile fixe !

La seule chose valable nous dira Paul, c'est le SAMU SOCIAL ! C'est grâce à lui qu'il mange chaque jour...

Paul dit encore qu'il n'a pas choisi sa vie mais que pour l'heure il s'y sent bien : « *... c'est pas si mal que ça, je suis bien tout seul* ».

MARC a 23 ans, il vient de Marseille, mais « *y'avait beaucoup trop d'étrangers* ». Il est dans la rue depuis l'âge de 17 ans, juste après son CAP de carrosserie. A Montpellier il y est depuis 5 mois. Marc dit qu'il est à la rue à cause de sa famille et des « conneries » qu'il a faites. Selon l'éducateur du SAMU SOCIAL, Marc serait dealer : ce serait ses seules ressources !

Marc aime bien sa vie dans la rue, ses amis, sa bouteille...

Marc n'a pas envie de dire clairement ce qu'il pense des structures d'accueil et d'hébergement. Lorsqu'on lui demande s'il les fréquente il répond :

« *Non, enfin ça dépend, ...* »

son copain rajoute : « *quand il fait froid, on va se réchauffer* »

« *Bon ça nous arrive, mais j'y reste pas longtemps* »

Marc n'aime pas les services sociaux de Montpellier. Pour lui, ils ne font rien, mais le SAMU SOCIAL par contre lui permet de se nourrir, et de plus l'éducateur (qui est à mes côtés) est bien !

Marc déplore le manque de place dans les CHRS²⁶ même si aux dires de son ami eux n'y mettront pas les pieds dans un « *asile* » !

Ancien héroïnomane, Marc dit qu'il ne se pique plus.

²⁵ Cité in E. CIOFETTI, *ibid*.

²⁶ Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale

La présence de Kader et mon statut (énoncé) de future travailleuse sociale, ne nous ont finalement pas facilité la tâche et à l'inverse de ce que nous avions imaginé; Paul et Marc se sont en définitive peu livrés, ne nous disant que ce qui leur semblait possible de dire et uniquement ce que, d'après eux, nous étions en mesure d'entendre en nos qualités de travailleurs sociaux.

Par ailleurs, en fin d'après midi, j'apprendrais par Kader que Paul et Marc sont toujours toxicomanes et par voie de conséquence toujours dealers. A ce sujet E. CIOFETTI après avoir soulevé la question de la délinquance chez les jeunes SDF en avait finalement conclu que : s'ils l'étaient ce n'était qu'en raison de leur usage de drogue plus coûteuse que celles utilisées par leur aînés... A moins que leur « défaut de construction » les prédispose à la délinquance ?

2,3 entretiens effectués auprès des professionnels :

JEROME est éducateur spécialisé, il travaille pour CORUS²⁷. Travailleur social depuis huit ans, cela fait cinq ans qu'il œuvre auprès d'un public jeune reçu dans le service d'urgence de cette structure.

Ce service reçoit 700 jeunes en difficultés par an, et est subventionné au titre du FAJ²⁸ et de l'ASI²⁹. Jérôme se sent seul : « *auparavant nous étions trois, aujourd'hui je suis tout seul pour le même travail* ». Son travail consiste à orienter les jeunes vers les assistantes sociales et à faire des demandes au FAJ. D'après Jérôme les raisons qui poussent les jeunes dans la rue sont d'ordre juridique (délinquance), familial ou sanitaire (poly-toxicomanie et malnutrition). Selon lui ces jeunes souffrent surtout d'un profond manque affectif.

Par ailleurs, Jérôme nous dit encore déplorer la fermeture du squat dit « l'allemand » et qui regroupait plus de 2000 jeunes, car à Montpellier c'est difficile de trouver un endroit pour dormir le soir. En effet, Montpellier ne dispose que de 270 places d'hébergement et d'après Jérôme cela est nettement insuffisant vu le nombre de sans abris qui errent dans et autour de la ville.

Dans la même structure, **MARIE** est Conseillère en Économie Sociale et Familiale. Sa mission : l'insertion des SDF. Marie dit que son travail est difficile car les jeunes dont elle s'occupe sont tous poly-toxicomanes et que leur état de santé ne permet pas une insertion durable.

Les personnes sans abri viennent la voir pour lui demander un logement. Mais ce n'est pas facile de trouver des logements sur Montpellier car le marché de l'immobilier est saturé.

Depuis qu'elle travaille pour CORUS Marie a noté quelques changements dans la composition de la population qui vient la voir : « *il y a de plus en plus de femmes dans la rue et de plus en plus de demandeurs d'asile...* ».

2,4 analyse et problématique :

De prime abord on notera que les personnes interrogées (pourtant d'âges différents) et ici citées, ont tout de même utilisé des discours relativement similaires.

En conclusion de son exploration et s'agissant de Papy, Emmanuel, et Fabrice, F. JOUAN nous dit à travers ses entretiens que : « *tous trois ont affirmé avoir fait le choix de vivre « autrement ».* Malgré tout il semblerait néanmoins que ces choix tiennent sûrement (et entre

²⁷ Coordination des réponses à l'Urgence Sociale (Service d'Accueil et d'Orientation).

²⁸ Fonds d'Aide aux Jeunes.

²⁹ Appui Social Individualisé.

autre), d'une part à un manque d'attaches familiales et/ ou affectives (ou a des ruptures dans ce domaine) et d 'autre part à une certaine difficulté à supporter les contraintes liées au respect des règles qui régissent toutes formes de vie collective et / ou institutionnelle (école, armée, ...) et que ces difficultés les aient amenés peu à peu à entretenir un sentiment de différence par rapport aux autres induisant la sensation de ne pas avoir de place dans ce « monde », d'où, sans doute, la solution de rejet (réciproque ?) au système proposé. » (page36)³⁰

Par ailleurs et parce que ces trois personnes admettent qu'elles parlent peu aux travailleurs sociaux, F. JOUAN avance l'idée selon laquelle elles redouteraient le regard et les jugements que ces derniers pourraient porter sur leur personne et se rapprochent ainsi des dires de A. FARGE et J. F. LAE³¹ : « ...gérant à la marge un public précarisé qui n'accède qu'exceptionnellement au « droit commun », les professionnels recentrent leurs actions sur des aspects de la vie des individus vivant en situation extrême, les conduisant à exercer sur ces derniers trois effets « non voulus » majeurs : l'infantilisation, la polarisation et la stigmatisation » (page 23 et 24)³².

E. CIOFETTI met, quant à lui l'accent sur le fait que Michael et Louis ont tous deux affirmé avoir été mis dehors de chez eux très tôt. Ainsi, nous dit-il « ils n'y sont que parce qu'ils n'ont pas pu faire autrement. En d'autres termes, autant l'un que l'autre nous parlent là d'un non choix, (...) auquel Michael tente d'attribuer toutes sortes de vertus » (page 9)³³.

D'autre part E. CIOFETTI s'attachant à observer le mode de fonctionnement des uns et des autres avancera l'idée selon laquelle les gens de la rue fonctionneraient selon un mode externaliste : « mode de fonctionnement qui veut que certains individus ne réagissent aux événements qu'en leur attribuant des causes extérieures à eux-mêmes (c'est à cause de l'autre, ou la faute à « pas de chance ») » ³⁴(page 10). Mode de fonctionnement qui aurait également pour fâcheuse conséquence de mettre ces individus dans l'impossibilité de contrôler l'environnement. Impossibilité qui entre autre, nous explique E. CIOFETTI, risquait fort de provoquer chez les personnes concernées une absence de désir, de motivation et les placer dans l'incapacité d'établir une relation entre l'information et ses résultats. « ... la théorie Béhavioriste pose qu'un stimulus provoque une réponse. Les néo-béhavioristes estiment eux, que ce n'est pas le stimulus qui provoque la réponse mais davantage la signification que l'on en fait. D'après ses derniers l'effet renforcé d'un événement dépend, non pas de la matérialité d'un événement, mais de sa valorisation et d'autres part du lien que l'individu fait entre cet événement et son comportement » (page 10)³⁵

De plus selon E. CIOFETTI : « Au niveau émotionnel, ces modes de fonctionnement entraîneraient ces personnes vers le désespoir et / ou la dépression. (...) il nous est également indiqué qu'il était possible que des sujets en souffrance psychologique élaborent des systèmes défensifs pour la contenir ou la réduire » (page 10)³⁶.

Concernant notre propre étude on notera également que les discours de Paul et de Marc rejoignent plus ou moins ceux de Papy, Emmanuel, Fabrice, Michael et Louis.

Et alors que, les professionnels attribuent l'arrivée des jeunes dans la rue à l'usage des drogues, Paul et Marc eux ne nous parlent à ce sujet que de séparation non voulue, de rupture affective (la copine qui l'a quitté, la mésentente familiale).

³⁰ F. JOUAN *ibid.*

³¹ A. FARGE, J. F. LAE, *Fracture Sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, 173 pages.

³² A. FARGE, J. F. LAE *ibid.*

³³ E. CIOFETTI *ibid.*

³⁴ E. CIOFETTI *ibid.*

³⁵ E. CIOFETTI *ibid.*

³⁶ E. CIOFETTI *ibid.*

Toutefois ni Marc ni Paul n'avancent l'idée d'un choix délibéré par rapport à leur situation actuelle. Tout au plus finiront-ils par nous dire que la vie dans la rue c'est pas si mal. Probablement histoire de se rassurer eux-mêmes et de nous convaincre de la maîtrise qu'ils ont de la situation !

Pour approfondir cette question de choix faisons appel à un auteur : dans son ouvrage « L'éloge de la fuite » Henri LABORIT, pose à la lumière des découvertes biologiques, la question de notre libre arbitre.

Compte tenu de la complexité de la pensée de l'auteur, nous sommes contrainte, pour en arriver à la question du choix, de suivre le cheminement de H. LABORIT dont nous allons résumer les étapes.

L'auteur nous indique que l'homme est un animal. Il en possède les besoins, les instincts, la possibilité de mémorisation à terme, la possibilité d'apprentissage ; à ceci près qu'avec le langage il possède en sus le sens de la conceptualisation, la possibilité d'association, de création et enfin celle de transmettre à travers les générations : « *L'Enfant qui naît de nos jours bénéficie en quelques années, de cette façon, de toute l'expérience acquise depuis les premiers âges humains, par l'espèce tout entière.* » (page 41)³⁷.

Selon H. LABORIT c'est, le système nerveux de l'individu qui donnerait essentiellement à l'homme la possibilité d'agir. Celui-ci procéderait selon trois niveaux d'organisation : « *Le premier niveau fait appel à un processus uniquement présent, le second ajoute à l'action présente l'expérience du passé, le troisième répond au présent, grâce à l'expérience passée par anticipation du résultat futur.* » (page 21)³⁸.

De cette façon bénéficiant (ou accablé) de toute la mémoire humaine, il semblerait bien en effet, qu'aucun individu ne puisse prétendre être en capacité de faire en toute conscience un choix purement délibéré. Ce qui remet ici sérieusement au débat le sens réel du mot liberté ; dont l'absence « *...implique à son tour l'absence de responsabilité, et celle-ci surtout implique à son tour l'absence de mérite, la négation de la reconnaissance sociale de celui-ci, l'écroulement des hiérarchies* » (page 71)³⁹. Ce que nous appelons liberté : « *c'est la possibilité de réaliser les actes qui nous gratifient, de réaliser notre projet, sans nous heurter au projet de l'autre. Mais l'acte gratifiant n'est pas libre. Il est même entièrement déterminé.* » (Page 71)⁴⁰.

Or justement la recherche de l'action gratifiante, seul comportement inné chez l'homme selon l'auteur, ne semble pas s'entourer de résultats vraiment probants. Car cette action se réalise dans un espace peuplé d'objets et d'êtres, où, les objets et les êtres qui permettent un apprentissage gratifiant, n'auront de cesse de nous inquiéter par la peur de leur perte probable (en devenant l'être gratifiant ou gratifié d'un autre), et où pour se réaliser en situation sociale, l'action gratifiante serait forcément soumise à l'acceptation des idéologies dominantes et s'appuierait dès lors sur « *l'établissement des hiérarchies de dominance, le dominant imposant son « projet » au dominé* » (page 21). Ainsi il ne nous resterait que deux solutions : se battre pour être le dominant et en être gratifié, ou accepter la soumission et en souffrir ...

De plus et selon l'auteur la cause primordiale de l'angoisse, ne serait que l'impossibilité de réaliser une action gratifiante ; cette situation, à terme intenable, pourrait (toujours selon l'auteur) amener les uns dans l'agressivité et la violence, les autres à se réfugier dans la fuite pharmacologique et/ou hallucinatoire ou bien dans celle de la psychose. Tandis que d'autres

³⁷ H. LABORIT, L'éloge de la fuite, Folio essais, 1998, 186 pages.

³⁸ H. LABORIT *ibid.*

³⁹ H. LABORIT *ibid.*

⁴⁰ H. LABORIT *ibid.*

encore, faute de pouvoir assouvir leur désir « de bonheur » dans le conformisme socio culturel ambiant, s'attacheraient à faire exister un monde qui ne serait pas de ce monde... D'ailleurs et afin d'échapper à cette souffrance H. LABORIT propose en alternative : la fuite salvatrice !

Par ailleurs à la page 159 de son ouvrage, continuant de réfléchir sur les questions du choix, et presque en conclusion H. LABORIT nous dit : « *si c'était à refaire ? cela sous entend que nous pourrions faire ce que nous avons fait qu'il nous reste une possibilité de choix (...) A mon avis nous n'avons jamais le choix. Nous agissons toujours sous la pression de la nécessité, mais celle-ci sait bien se cacher. Elle se cache dans l'ombre de notre ignorance. Notre ignorance de l'inconscient qui nous guide, celle de nos pulsions et de notre apprentissage social. Si c'était à refaire, je ferais certainement autre chose, mais je n'y pourrais rien.* »⁴¹

Nous venons de voir, à la lumière de cet ouvrage, que le débat relatif aux notions de choix semblerait bien être, là, définitivement clos : le choix n'existant pas (du moins dans son acceptation la plus courante).

Ne nous reste plus à présent, qu'à nous préoccuper, de tous les modes de fonctionnements utilisés par l'homme pour amoindrir sa souffrance.

Ainsi et à ce sujet il est dans un premier temps notable que les SDF (jeunes ou vieux) utilisent toutes sortes de drogues (alcool, haschich) et ce, probablement donc, dans le seul but d'échapper à l'angoisse que provoque leur incapacité à agir au sein de notre système économique et social.

Par ailleurs nous avons vu comment tant Emmanuel que Paul ou Michael, faute de pouvoir mener des actions gratifiantes s'installaient dans la fuite et s'inventaient un monde imaginaire beaucoup mieux que celui des « normaux » ! Bien qu'à cet endroit il nous semble que les vertus qu'ils accordaient à leur mode de vie actuel soient, aussi, révélatrices de leur capacité à déformer consciemment les faits à leur avantage et à celui de l'image qu'ils tentent de donner aux autres (nous en l'occurrence !)

Enfin, on notera encore qu'il nous paraît à présent, (au vu des explications ci-dessus données), évident que les travailleurs sociaux (et l'État) restent, dans ce contexte, les seuls à continuer à palabrer au sujet de l'insertion des jeunes SDF. Tout comme il nous semble encore évident que le SAMU social peut leur apparaître comme l'unique service bénéfique : celui-ci ne prenant pas en compte la dimension de l'insertion (du moins à court terme).

Pour finir et à l'exemple de F. JOUAN et E. CIOFETTI, il nous semble que les discours que Paul et Marc ont au sujet des travailleurs sociaux révèlent que ces derniers ne répondent pas à leur demande et que cette demande semblerait bien être tout a fait autre que celle présumée au départ par les travailleurs sociaux !

2,5 Conclusion et énoncé de l'hypothèse :

A présent, et une fois cette question de « choix conscient » définitivement mise hors sujet, nous retiendrons que l'arrivée dans la rue des jeunes peut-être due à de multiples facteurs et être liée :

- à un manque d'étayage ;
- à un manque de construction de la personnalité ;
- à un défaut de vie ... selon certains auteurs...
- à l'usage de toxiques, selon les professionnels ;
- à des séparations non voulues selon les jeunes que nous avons interrogés.

⁴¹ H. LABORIT ibid.

De toutes les manières les causes sont indépendantes de leur volonté. Nous avons également vu que les jeunes sans abri avaient une façon particulière d'aborder les événements et que celle-ci semblait engendrer des manières de faire tout aussi particulières, et qui, leur occasionnaient toutes sortes de troubles du comportement dont ces jeunes «s'accommodaient » à travers l'usage de toxiques et qu'ils dissimulaient par toutes sortes de discours.

Aussi et à cette étape de notre raisonnement, nous en sommes arrivée à penser que la venue des jeunes dans la rue serait exclusivement due à la complexité de leur personnalité, et peut-être aux ratages de la construction de celle-ci.

Ainsi nous poserons l'hypothèse suivante :

L'arrivée dans la rue d'un jeune ne serait pas la conséquence de faits sociaux, mais serait davantage révélatrice d'un profond malaise dans son fonctionnement personnel et particulier.

TROISIEME PARTIE : METHODOLOGIE

Suite à l'énoncé de notre hypothèse nous allons à présent nous centrer sur la méthode qui, à notre avis, sera la plus appropriée pour la travailler.

Ainsi et à l'exemple de notre exploration il nous paraît indispensable, en premier lieu, de continuer à nous centrer sur la connaissance du terrain.

Aussi, dans un premier temps, nous continuerons d'aller à la rencontre des jeunes SDF dans leur propre lieu de vie : la rue.

Pour ce faire, notre outil sera l'**observation participante**. Celle-ci consiste à réunir des informations sur les individus en recueillant leurs comportements et leurs propos au moment où ils se manifestent. Nous porterons notre préférence vers une observation participante plutôt qu'une observation diagnostic (où l'observateur reste extérieur au groupe observé) : celle-ci nous paraît plus indiquée tant il nous semble qu'une observation extérieure pourrait déranger et intriguer les groupes observés et modifier, de ce fait, les attitudes et propos qu'il était question de saisir. C'est pourquoi l'observation participante, par la présence active de l'observateur, nous a paru être la voie la plus facilitante quant à l'acceptation d'un étranger à l'intérieur d'un groupe à observer. Il est probable cependant qu'on ne puisse quand même pas bien mesurer les incidences de la présence de l'observateur sur un groupe (surtout sur de courtes périodes). Les observations effectuées (que nous verrons au chapitre suivant) ont eu pour objectif d'approcher le monde de la rue afin d'en cerner au plus près les habitudes de vie et les profils des personnes qui le compose.

Par ailleurs, option prise pour une observation participante, nous profiterons des voies qu'elle nous ouvre pour effectuer auprès des jeunes sans abri quelques **entretiens de type semi directif** qui, « *appropriés pour vérifier l'évolution d'un domaine déjà connu, posent que l'enquêteur connaît les thèmes sur lesquels il doit obtenir des récits de l'enquête même si ces types d'entretiens ne sont pas canalisés par des questions précises.* »⁴²

En ce sens l'usage de ces entretiens a pour fonction d'améliorer notre connaissance du public de la rue pour le cas où certains éléments nous auraient échappés lors de nos observations.

Puis, une fois connaissance mutuelle faite, dans un deuxième temps, nous choisirons de recueillir auprès de ces personnes des **récits de vie** : « *le récit de vie résulte d'une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel le chercheur (lequel peut être étudiant) demande à une personne ci- après dénommée « sujet » de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue* » (page 6)⁴³.

Ces narrations demandées ont pour objet d'affiner notre compréhension du phénomène de clochardisation des jeunes.

Au travers de ces récits de vie, nous tâcherons de mieux comprendre :

- ❖ Qui sont ces jeunes ?
- ❖ Quels sont les événements qui ont marqué leur existence ?
- ❖ Quel est leur mode de vie ?

Dans un troisième temps, nous continuerons de nous attacher à savoir ce que disent les pouvoirs publics sur la question de l'errance des jeunes et les solutions qu'ils préconisent.

⁴² F. JOUAN ibid.

⁴³ D. BERTAUX, les récits de vie, Nathan Université, 1999, 128 pages

Ainsi peut-être nous sera-t-il possible d'être plus ou moins en mesure d'évaluer (« connaissance » faite des problématiques dues à l'errance) l'écart possible entre les propositions faites dans les lieux d'accueil et la réalité de ces jeunes. Si tant est qu'écart il y a!

C'est dans les paragraphes qui suivent, que nous allons voir la façon dont a été mis en pratique l'outil d'observation, celui des entretiens semi directifs et celui des récits de vie.

Par ailleurs en ce qui concerne l'échantillon du public : nous avons vu précédemment que notre intérêt était de connaître le public des sans abris âgé tout au plus, de 18 à 25 ans.

QUATRIEME PARTIE : APPROCHE DE LA REALITE

Au cours de nos explorations nous avons pu constater qu'il n'était pas si simple d'approcher le monde de la rue. Aussi, et bien que nous ayons pris conscience que d'aller à la rencontre des jeunes SDF accompagnée d'un travailleur social n'était pas sans conséquence, nous avons tout de même considéré que nous ne pourrions pas nous introduire dans la vie de ces jeunes sans leur être présentée par une personne qui les connaît très bien. C'est donc par l'entremise du numéro d'urgence le 115 que nous avons rencontré F. JOUAN qui à son tour nous a présenté Francine et Christophe. Auparavant, F. JOUAN leur avait demandé de bien vouloir nous guider et de bien vouloir accepter ce rôle.

Sympathiques, ils acceptent, et me donnent rendez vous pour le lendemain 14 h.

4,1 Vivre à la rue :

- Première observation :

Il est 14 heures j'ai rendez vous au puits qui se trouve en face de la Mairie d'Argelès sur Mer. Christophe (il a 21 ans) est là, seul, une bière à la main, il surveille ses chiens. Un peu plus tard Francine (elle a 35 ans) nous rejoint et m'explique qu'ils viennent de recueillir un nouveau chien. Ils l'ont fait tatouer ce matin. Sur le puits il y a déjà plusieurs cadavres de bouteilles de bière... Marco et Willy (anciens SDF le premier à 40ans, le second 27) « installés » depuis quelques années sur Argelès arrivent : tous quatre parlent des travaux saisonniers. Willy pense aller faire la plonge, Christophe lui préférerait être commis de cuisine... Ce faisant ils continuent de boire bière après bière. Francine me dit que le mercredi c'est le jour de la Croix Rouge et qu'il faudrait y aller chercher le courrier et un peu à manger ... mais que tout cela dépend des bénévoles ! Francine et Christophe me semblent très inquiets à propos de leur chien qui vient de se faire opérer ... A ce propos je remarque que ces jeunes prennent plus soin de leurs chiens que d'eux-mêmes...

L'après-midi me semble terriblement longue...

Je rappelle à Francine que la croix rouge va bientôt fermer. Celle-ci répond : « *une dernière et après on y va* ». Après la troisième cannette, nous y allons. Francine en embarque une quatrième. (au cas où !)

Francine se confie beaucoup à moi, et semble contente d'avoir une fille à ses côtés (ce milieu est plutôt masculin). Chemin faisant elle m'explique ce qu'a été sa vie jusqu'à aujourd'hui : un passé d'embûches et de toxicomanie...

En cour de route, je lui annonce que j'aimerais bien vivre une journée entière avec eux et faire la manche par exemple. Pour ce qui est de la manche, aujourd'hui elle n'en a pas envie. « *On l'a f'ra la fois prochaine* ».

Arrivée à la Croix Rouge Francine glisse sa bouteille derrière le compteur électrique avant de pénétrer dans les locaux « *ca ne ferait pas bien* » me dit elle.

Francine demande aux dames (bénévoles) si elle a du courrier, des vêtements et un colis alimentaire, (profitant à coup sûr de ma présence pour obtenir tout ce qu'elle demande et qu'elle n'obtient pas d'ordinaire.)

Christophe manque de chaussures Francine renouvelle sa demande, mais les bénévoles de la croix rouge ne lui proposent que des mocassins (mais c'est pas très pratique pour vivre dans la rue !). ==nos emplettes terminées nous partons rejoindre les garçons. Francine très confiante continue à me parler d'elle...

Nous resterons aux puits toute l'après midi. Durant ce temps quelques uns de leur amis (tous SDF ou anciens SDF) viennent nous voir. Tous apportent des bouteilles de bière. Ensemble depuis une heure le temps s'écoule ponctué entre les bières et la « *fumette* » (plus tard je m'apercevrais que le schitt c'est le commerce de Christophe avec lequel Francine achète ses bières !) il est 16 heures l'alcool manque à nouveau, les garçons partent à la supérette. ..

Je reste alors seule avec Francine à qui je pose quelques questions sur sa vie de tous les jours. En réponse elle me dit que le plus dur dans la rue c'est le manque d'hygiène et les « embrouilles ». Avant elle avait une caravane avec Christophe mais ils se sont fait « virer » du camping. De toute façon ajoute-t-elle la vie dehors « *c'est mieux* », on est plus libre, le problème c'est « les histoires ». D'ailleurs c'est à cause de « *ce con* (parlant d'un jeune SDF, Julien) *qui squatte la caravane que la police veut me l'embarquer* »

Francine parle de Christophe à qui elle semble très attachée même si « *j'aimerais me couper les ongles mais Christophe ne veut pas* »

16 heures 30 les garçons reviennent avec un pack de 24 bières, à chaque bière ouverte une m'est proposée. A chacun de mes refus c'est l'étonnement et/ou la déception, je ne sais pas.

A 18 heures le pack est vide. Francine est dans un état d'ébriété avancé et je décide de les quitter. Je leur donne rendez vous pour le lendemain.

Parmi eux je me sens comme plongée dans un vide total sans rien d'autre à faire que de les regarder boire ou fumer. Pourtant je me sens terriblement fatiguée !

❖ Deuxième observation :

J'arrive au puits à 17 heures (comme convenu). Personne ! alors je pars faire le tour du village pour les retrouver. Comme Francine, la veille, m'avait indiqué l'endroit où se trouvait le terrain (derrière la caserne des pompiers) où ils s'installaient en fin de journée, je décide d'y aller. Christophe est là mais pas Francine. Elle est partie voir sa sœur pour lui emprunter de l'argent !

Un jeune homme que je ne connais pas vient nous rejoindre. Il s'appelle Alexandre (il a 21 ans) et vient tout juste d'arriver à Argelès. En fait il voulait aller à Paris pour le Technival mais les contrôleurs de la SNCF l'ont « *descendu là* ».

Aujourd'hui le vin a remplacé la bière. C'est moins cher m'explique Christophe, mais Éric et Ludo arrivent (Éric à 32 ans et Ludo 30) avec du whisky et de la bière : nous voilà sauvés !

Christophe mélange le vin au whisky : « *c'est meilleur !* ». Francine qui entre temps est revenue parmi nous, se rend malade avec ce breuvage mais continue d'en boire.

De temps en temps elle va vomir et puis c'est tout !

Francine s'inquiète, sa sœur tarde si ça continue « *on aura plus rien à boire ni rien à fumer !* ». Je me tourne vers Alexandre qui à ce moment est moins « bourré » que Francine et lui explique ma présence ...

Alexandre m'explique qu'il aime beaucoup voyager et aussi la musique. D'ailleurs il fait tout les technivals. La rue il « *adore* » et ne voudrait rien changer à son mode de vie « *c'est génial cette vie là* ».

Francine n'y tient plus et part téléphoner à sa sœur. Je pars avec elle. Chacune à un bout du fil les sœurs se disputent violemment mais Francine se calme très vite : il lui faut l'argent ! ! Avec le peu d'argent qui lui reste nous partons acheter une bobonne de 10 litres de vin ! ... pourvue qu'elle tienne la soirée me dis-je : mais c'était rêver au bout d'une heure et demie elle est vide. A décharge il faut dire qu'ils sont six dessus !

Sans avoir à regarder sa montre (d'ailleurs il n'en a pas Christophe indique à Francine qu'il doit être au moins 8 heures et que les magasins sont fermés). A ce sujet j'avais déjà remarqué hier qu'ils savaient avec précision toujours l'heure qu'il était...

Effectivement, il est 20 heures la bonbonne de vin est vide, les esprits s'échauffent il faut retourner chez la mamie.

La mamie, elle habite à un kilomètre du terrain. C'est la seule qui, le soir, vend au noir, le vin qu'elle fabrique. Je repars donc avec Francine chercher une deuxième bonbonne. Christophe dit à Francine qu' « *il faut en garder un peu pour demain matin* » et Francine m'explique « *sinon il va avoir la bloblote* ».

De retour nous apercevons la voiture de la sœur de Francine. Christophe et Francine vont à sa rencontre tandis que je reste là au beau milieu des autres qui d'ailleurs ne comprennent pas très bien ce que je fais là. Durant ce temps ils me posent des questions à propos de mon futur travail et de mes études. Légèrement agressifs, ils me disent clairement que de toutes les façons je ne sers à rien et qu'en fait, je ne fais que les utiliser. J'essaye alors de m'expliquer au mieux mais de toute évidence ma présence les dérange, selon eux c'est du voyeurisme ce que je fais.

Je ne suis pas très à l'aise... j'ai hâte que Francine et Christophe reviennent !

Finalement Stéphane (âgé de 38 ans) intéressé, lui, par mes études m'explique qu'il a passé 15 ans dans la rue en France, en Espagne, en Italie. Sa famille est modeste et ses parents violents et alcooliques. Il est entré dans un foyer à 15 ans et en est sorti à 18 ans. Selon lui boire et fumer sont en quelque sorte « *Les mots de passe* », pour intégrer le monde de la rue. Les centres d'hébergements ? « *C'est la dictature* » et il est totalement contre la politique actuellement menée en France. Il me parle comme s'il espérait que moi petite étudiante je change tout cela du jour au lendemain. D'ailleurs il me donne des conseils pour améliorer la vie des SDF. Après la côte d'azur (qui n'est pas un lieu propice aux SDF... selon ses dires,) il m'explique que la manche est son seul revenu mais : « *Quand on est entraîné on peut se faire 500 frs par jour 250 à 300 frs le matin* ». Lorsque je lui parle de logement son visage change ; l'angoisse s'y inscrit. Il en a un, mais n'y vit pas ! Il dit qu'il ne s'y sent vraiment pas bien et que, la rue c'est toute sa vie !...

Pourtant Stéphane a un emploi et un appartement, aussi bien j'ai du mal à comprendre les raisons qui le pousse à préférer la rue à son appartement.

Il se fait tard, pour finir la soirée les garçons partent chercher du « *schitt* » tandis que Francine et moi rejoignons le squat. Le squat est situé à 3 kilomètres du village et à 2 kilomètre du terrain vague où ils passent la majeure partie de leur temps. Le squat lui, est près de la rivière « la Massane ». Dans le squat il y a trois tentes : une bleue à droite, une jaune à gauche et en haut une verte. la bleu est celle de Francine et Christophe (Olivier y est invité de façon régulière), la jaune est celle d'Éric, la verte celle d'Alexandre.

On se croirait en train de faire du camping sauvage : avec Francine, nous partons à la rivière laver la vaisselle sans (liquide vaisselle !) puis nous allons chercher du bois pour faire du feu. Elle m'indique que c'est exceptionnel, car d'habitude ils utilisent une boîte de conserve trouée et de l'alcool à brûler. Nous allumons une bougie que nous posons sur une bouteille de bière vide. Les garçons arrivent. Je suis impressionnée : le feu a pris avec presque rien !

Christophe prépare une tisane aux feuilles de cannabis dont rien que l'odeur me donne mal à la tête !

Alexandre vient s'asseoir à mes côtés et me montre une photo de sa copine enceinte. Il lui tarde que son frère arrive : ensemble ils partiront pour Ibiza car Alexandre est recherché par la police d'ici.

Une violente dispute éclate entre Francine et Christophe. Je ne suis pas tranquille, il est 23 heures, ils n'ont toujours pas mangé, j'ai peur, je suis fatiguée et je décide de rentrer...

Francine en titubant me raccompagne à ma voiture. Elle est complètement ivre.

Encore plus qu'hier les quantités d'alcool ingurgitées par chacun d'eux me semblent impressionnantes. Totalement intoxiqués il semblerait que cela soit la seule chose qui puisse leur faire faire des kilomètres...

Je pars fatiguée, des questions plein la tête. Je me sens sale, les odeurs de crasse et d'alcool me collent à la peau

J'y retourne le week-end suivant mais ils ne sont à aucun des endroits indiqués. Après avoir effectué, sans succès, plusieurs fois le tour de la ville. J'abandonne...

J'apprendrais le lendemain que faute d'alcool et de cannabis ils n'ont (pas pu) bouger du squat.

❖ Troisième observation :

J'arrive à 18 heures au terrain. Alexandre et Olivier m'annoncent que Christophe est parti chercher Francine. Elle a fait la manche cet après midi...

« *Christophe et Francine ne vont pas tarder !* » m'indique Laurent qui lui, attend le retour de Christophe pour pouvoir lui acheter de quoi « fumer ».

Laurent (il a 20 ans) habite à Argelès, avec sa copine, il fait les saisons. Il connaît un peu la rue. Il dit y avoir vécu un temps. Ici il vient, chercher sa « *boulette* » et c'est tout !

Alexandre dit qu'il est « dégoûté » ; « *qu'hier il devait partir à Ibiza mais que son frère n'est pas venu...* ». Alors depuis ce matin il prend du temesta⁴⁴ « pour se calmer ». Le temesta ? C'est un « pote » d'Argelès qui le lui donne, c'est le psychiatre du CMP⁴⁵ d'Argelès qui le lui prescrit.

Alexandre en prend chaque fois qu'il est « mal »...

Éric et Ludo arrivent.

Laurent, qui me voit pour la première fois, me harcèle de questions, inspecte mes lunettes, me prend la main ... Alexandre s'interpose et lui demande d'arrêter de me « brancher » Du coup, il se colle à moi et m'explique qu'en plus sa copine (qui pourtant est enceinte de lui) le trompe... alors il cherche une fille... ; je suis de plus en plus mal à l'aise. Éric, Ludo et Olivier (il a 21 ans), eux, continuent de boire et de papoter comme si de rien n'était.

Enfin Francine et Christophe arrivent. Francine est contente ; une dame lui a acheté à manger et voulait lui acheter des vêtements mais la vendeuse lui a refusé l'entrée du magasin.

Laurent revient à la charge (de toute évidence lui aussi semble à la recherche d'une petite amie!). Alexandre se dispute avec lui ... la lutte est sévère pour savoir lequel des deux emportera mes privilèges ... Je me sens de plus en plus mal et cherche de l'aide du regard. Enfin Francine intervient : Laurent et Alexandre arrêtent les hostilités, tandis qu'Olivier se met à sniffer de l'essence dans une bouteille en plastique ; l'odeur est insoutenable. Alexandre revient à la charge il veut me parler à l'écart ... 5 minutes plus tard, tous nous rejoignent avec de la bière, du vin et du Haschich... Les cannettes et les « joints » s'enchaînent à vive allure : bref je vois qu'aujourd'hui c'est pas le jour ! et donne rendez-vous à Francine à 16 heures le lendemain.

Il est 21 heure 30 je suis harassée ce qui est sûr c'est qu'il n'est pas facile d'être une fille quand on vit dans la rue... !

❖ Quatrième observation :

Il est 16 heures, je me rends en ville à l'endroit dont nous avons convenu hier. Personne ! Je me rends au squatt. Christophe et Francine y sont. Ils ne sont pas allées en ville aujourd'hui : « *c'est férié tout est fermé* » !

⁴⁴ Médicament anti-dépresseur

⁴⁵ Centre médico Psychologique

Olivier dort dans la tente de Francine et de Christophe. Tandis qu'Éric et Alexandre partent en ville pour chercher de quoi boire.

Francine tremble, elle est en manque et regarde d'un air dépité les quatre bonbonnes de 10 litres d'hier et qui gisent vides à présent à ses pieds.

Christophe ça va, comme à chaque fois, il prépare du thé à la menthe à mon arrivée et me tend la seule chaise du squat...

Éric revient le premier ; il est toujours étonné quand je viens car d'ordinaire, à part les habitués, personne ne vient ici...

Alexandre arrive bredouille, tous les magasins sont fermés et la mamie n'est pas là... L'ambiance est tendue : tous sont en manque.

Christophe nous sert du thé à Francine et à moi. Christophe part à la pêche et Francine disparaît. Alexandre s'énerve et parle de retourner au village ; la mamie, qui sait ? est peut-être de retour !

Olivier le nez dans sa bouteille d'essence vient à mes côtés et s'appuie sur l'accoudoir droit de ma chaise qui tout doucement s'enfonce dans la terre et moi avec... L'odeur d'essence m'est insupportable, je demande à Olivier de bien vouloir de temps en temps refermer sa bouteille qui a présent est presque sous mon nez...

Il accepte gentiment et s'en retourne avec sa bouteille près d'Alexandre qui lui est justement en train d'allumer un joint : je m'inquiète : vont-ils prendre feu ? mais non tout se passe pour le mieux !!!

Un peu plus tard Tony arrive ! Tony, (il a 29 ans) c'est le frère d'Alexandre. Alexandre est fou de joie et me présente son frère... Il vient juste de sortir de prison. Tony m'explique que c'est la première fois qu'il se retrouve à la rue. Sa copine l'a quitté alors à cause d'elle il a échoué là...

Il voudrait emmener son frère au Cap d'Agde mais pour cela il faudra attendre le début du mois et le RMI...

Un peu plus tard toujours le nez dans sa bouteille, Olivier revient à mes côtés. Cette fois il s'appuie sur accoudoir gauche de mon siège ..., ce qui remet ma situation d'aplomb !

Là il m'explique qu'il est suivi par le CMP d'Argelès depuis quelques temps et que ça lui fait du bien : il aime bien y aller. Avant il était « *enfermé* » au centre hospitalier de Thuir... D'ailleurs Francine qui est revenue et s'est joint à la conversation m'explique : « *c'est depuis qu'il est avec nous qu'il est de jour, c'est qu'il doit pas être si mal que ça chez nous* »...

Il est 18 heures Olivier veut aller chez lui chercher les médicaments qu'il doit prendre à heure fixe. En fait il ne les prendra pas et, comme souvent, les donnera à « ses amis sans abri » qui faute d'alcool sont en manque.

D'après Olivier c'est souvent qu'il les leur donne: « *tu sais les comprimés ça sert qu'à se « défoncer » où encore calmer le manque... A part ça ...* »

Olivier n'est pratiquement jamais chez lui, il est mieux ici avec Francine et Christophe, d'ailleurs ils partagent la même tente...

Le manque, malgré les médicaments, les rend de plus en plus agressifs.

Par prudence je sors de ma chaise et décide de rentrer...

❖ **Cinquième et dernière observation à Argelès :**

Je retrouve Francine et Alexandre dans la rue piétonne : c'est une rue pas très large, ouverte par deux cabines téléphoniques. Dans cette rue, il y a un vendeur de fruits et légumes, un artisan qui vend des objets en bois, quelques mètres plus bas la supérette, et une boulangerie, au bout de la rue, une place, menant à l'école maternelle. Cette rue est fortement fréquentée.

Francine et Alexandre sont assis à côté du magasin de légumes. Tony est installé juste en face. A mon arrivée Francine est en grande discussion avec une passante. Celle-ci lui a donné du

pain et du jambon. Francine est très connue à Argelès. Depuis le temps qu'elle y est ; tous la connaissent et lui parle volontiers, elle aussi d'ailleurs...

Du coin de l'œil Francine surveille le contenu de la casquette qui est posée par terre et juste devant eux.

A côté de la casquette il y a un petit bouddha « *c'est pour que la manche marche* » m'explique Alexandre.

Francine et Alexandre font des sourires aux passants et leur lancent de façon régulière « *un euro ou deux, pour manger, SVP, monsieur* » (...) « *sinon un saucisson, une boîte de ravioli* » rajoute Alexandre !

Entre temps Tony est allé au CCASS et en revient avec un bon alimentaire de 45 euros avec lesquels il part faire des courses à Shopy...

Alexandre m'indique que ce matin ils ont déjà fait 20 euros mais qu'ils les ont déjà dépensé. Depuis ils n'ont rien fait... « *Si ça continue ça va être dur ce soir* » me dit Francine « car il faut au moins 4 ou 5 euros pour le vin et avec les bons d'Alexandre « *on ne peut pas acheter de vin* ».

S'ils n'ont pas d'argent pour le vin Alexandre m'explique qu'il ira voir le médecin pour lui demander des tranquillisants : « *hier ça a été trop, j'ai pas envie de me r'faire la même* »

Il est 19 heures 30 le magasin ferme Tony en sort avec un carton rempli de victuailles.

Francine et Alexandre abandonnent la manche et je pars avec Tony en direction du squatt.

Francine et Alexandre partent, eux, chercher Christophe qui est à la pêche.

Au squatt nous retrouvons Éric.

Il est 21 heures 30 ni Francine, ni Christophe ni Alexandre ne sont rentrés depuis 2 heures que nous sommes là... Je m'en inquiète tandis que ni Tony ni Éric ne semblent s'en tracasser « *peut-être qu'ils sont en train de cuver dans un coin* ». Moi, j'espère que non !

22 heures, tout le monde arrive : ce soir non plus y'aura pas d'alcool ! alors les esprits s'échauffent Francine dit que c'est à cause d'Olivier s'ils n'ont rien fait « *avec sa bouteille d'essence il fait fuir tout le monde* », Christophe reste calme et me fait chauffer du thé. Alexandre a mal aux pieds et je lui donne quelques pansements...

Il est 23 heures, je décide de partir, mais ils ne veulent pas et tentent de m'en empêcher.

Je pense qu'ils sentent que c'est la dernière soirée que je passe en leur compagnie. Ils me parlent en me demandant sans cesse quand je vais revenir. Je suis fatiguée, il est 23 heures 30 je pars, tous m'accompagnent jusqu'à ma voiture.

Ils ne sont pas contents de mon départ et tentent de me retenir du mieux qu'ils le peuvent. Ils ont compris que mes études étaient finies...

❖ Sixième observation :

Cette fois, j'ai décidé d'effectuer mes observations sur la ville de Perpignan dans le but de les comparer à celles d'Argelès, afin qu'il me soit possible de vérifier s'il existe des différences et de quel ordre elles sont. Au hasard des rues perpignanaïses et chemin faisant, je rencontre :

ARTHUR qui âgé de 22 ans, vient de Millau dans l'Aveyron. Lui ne se considère pas comme un SDF ? En ce moment il vit chez des amis, avant, et du temps où il avait une copine il avait un appartement.

Arthur dit qu'il est dans la rue parce qu'il fait beau ! Mais il dit aussi qu'il a souvent peur. Sur lui il a un couteau. Avant il avait un chien, c'était son chien qui le protégeait mais aujourd'hui il est mort. La nuit il dort à l'abri des gens, dans son petit coin.

Les foyers, il n'y va pas beaucoup : « *il y a toutes les nationalités, ... sa fait peur des fois* », de plus il ne s'y sent pas bien : « *il y a des contraintes le repas à telle heure, les questions posées à chaque fois c'est chiant leurs fiches...* » Parfois il a menti pour obtenir des choses.

Pour se laver il se rend à la boutique 66. Sa journée se décompose de la façon suivante : vers 8 heures il fait la manche, il n'a pas de place ni de clients en particulier. Pour 1 euro il mange au Tremplin, puis vers le soir il cherche un lieu pour dormir au calme. Il ne va pas non plus au squat derrière la gare « *ils ne nous inspirent pas, ils boivent trop* »

Il ne boit pas d'alcool, car il faut rester vigilant dans la rue, les vols sont fréquents. Par contre il fume du schitt de temps en temps.

Après Perpignan il repartira sur Millau faire la saison des légumes. La rue : « *c'est pas un choix, peut-être d'un côté oui* »

Il vit dans la rue depuis ses 17/18 ans, il ne sait plus. Il est parti de Belgique à l'âge de 16 ans sa mère était malade et il a dû travailler jeune.

Il a deux frères dont un qui travaille et le second qui fait des études. Il dit que son père était absent de son enfance. Arthur pense qu'un appartement « *c'est difficile à gérer l'appartement, à payer, il faut bouger, partir, j'ai du mal à rester au même endroit* »

MICHAEL a 24 ans il vient de New York, il est à la rue suite à une rupture avec sa femme.

Cela fait trois ans et demi qu'il vit dans la rue. De New York, il est arrivé à Paris, puis il est descendu en Suisse où il allait se marier. Finalement sa copine l'a quitté juste avant le mariage et en plus son meilleur ami s'est suicidé alors dépité il est allé vivre dans la rue. Il est tout seul depuis 10 mois maintenant.

Cet hiver il l'a passé sur Toulouse : il n'a pas fait un temps superbe, c'est la raison pour laquelle il est sur Perpignan depuis 4 mois. Mais la vie à Perpignan n'est pas facile « *on gagne rien ici, ... à Toulouse tu peux te faire 50 euros en trois heures, ici tu gagnes 15 toute la journée dès fois moins 7* ». Pas de nationalité française, il n'a pas le droit de travailler et ne peut percevoir le RMI. Alors il ne vit que de la manche.

Le soir, il dort sur le trottoir, ses chiens le protègent. Il est allé quelques fois dans des foyers, mais c'est difficile avec les chiens. De plus il n'affectionne pas les foyers « *les gens sont pas du tout sympa, c'est un peu mentalité prison* » et n'aime pas les fréquentations qu'il rencontre dans les centres. Pour lui les centres sont plus dangereux que la rue.

Il aime bien la tranquillité et la liberté il préfère choisir la rue à un centre. Il fait la manche toute la journée, il a un cercle d'amis chez lesquels il peut se rendre pour se laver. Il boit de la bière 2 à 2,5 litres chaque jour. Michael fume occasionnellement quand on lui propose mais sa le rend « *dingue* ». Il a un bébé de 20 mois avec son ex-femme qui vit sur Perpignan.

La vie à la rue est difficile pour lui il ne gagne pas beaucoup d'argent. Avant il travaillait dans le domaine des ordinateurs. Il n'a pas vu ses parents depuis 5 ans. Sa mère est décédée et son père absent depuis son enfance ne comprend pas qu'il soit si perdu dans la vie.

Dans tous les cas il désire rester en France parce qu'il en a marre des « *mentalités américaines* » et qu'il ne comprend pas comment cette société fonctionne. Tout du long de notre conversation Michael exprime son mal être dans ce monde là et la difficulté qu'il y a à vivre seul.

4,2 Commentaires et analyse :

Apparemment les jeunes SDF, installés, sur le territoire d'ARGELES ne fréquentent aucun des centres d'hébergement qui leurs sont destinés (il y en existe un sur la commune d'Argelès : LE RELAIS dont aucun ne parle).

« Ancrés » sur des terrains qu'ils squattent, et qui se trouvent à quelques kilomètres du village, les jeunes SDF que nous avons rencontrés à Argelès vivent sous tente et se lavent à la rivière.

Pour vivre ; ils font la manche dans la rue la plus fréquentée du village et améliorent leurs revenus et quotidien par quelques pratiques illicites (dont ils parlent peu), ainsi que par les

quelques bons alimentaires qu'ils trouvent au CCAS⁴⁶ et les colis alimentaires qui proviennent de la Croix Rouge...

Aussi leurs principaux déplacements s'effectuent selon leurs envies et besoins du moment : le squat pour dormir et manger (un peu !), le terrain vague et le puits pour les rencontres et les ventes illicites, la rivière pour la pêche, promener les chiens (presque tous en ont un) et se laver, la rue piétonne pour la manche...

Entre parenthèses tout au long de nos observations nous avons remarqué que les chiens des SDF étaient relativement bien soignés et convenablement nourris. (mieux qu'eux d'ailleurs !)

Par ailleurs nous avons également noté qu'ils n'avaient aucune agressivité. En bref qu'ils étaient plutôt passifs. Il nous est alors venu à l'idée que ces chiens parce qu'ils ont peut-être adopté « la culture SDF » non plus de territoire à défendre et ont perdu l'instinct de meute : je n'ai remarqué aucune bagarre « hiérarchique ». Les chiens ne sont pas non plus affectueux avec une autre personne que leur maître... (mais ceci est une autre recherche...).

Les jeunes que nous avons rencontrés sur le territoire de Perpignan semblent avoir sensiblement les mêmes façons de procéder à ceci près que le trottoir remplace le squat, la boutique 66 la rivière et ainsi de suite...

De leur rapport aux autres E. CIOFFETI concluait dans son mémoire que celui-ci n'existait que sur un mode utilitariste : entre eux, les autres et les travailleurs sociaux...

Cette façon de faire, moins flagrante dans nos propres observations que dans celles qu'avaient menées E. CIOFFETI, nous a semblé également vraie à chaque fois qu'il s'est agi (et entre autre) d'Olivier et de ses médicaments...et, nous permet tout de même de noter que le verbe « utiliser », est volontiers employé: « *ils me disent clairement que de toutes les façons je ne sers à rien et qu'en fait, je ne fais que les utiliser* ».

Cependant cette façon d'être et de faire nous a permis d'observer aussi la création de liens primaires⁴⁷ entre les différents individus et peut-être même la constitution éphémère de « clans » provisoires.

Les liens sont toutefois marqués par l'immédiateté des besoins et peuvent se défaire sous la pression des insatisfactions, ou se reconstruire autour d'un apport de « produits » venant combler le manque.

Cet axe de travail n'a toutefois pas été développé dans le présent mémoire.

Par ailleurs nous avons vu également que les jeunes connaissaient relativement bien les fonctionnements des structures d'accueil, et des associations à but humanitaire : ils savent ce qu'il est possible d'en retirer, ce qui ne sera pas admis. « *ça ne ferait pas bien* »...

Nous avons pu noter également, lors de nos observations que ces jeunes passaient la majeure partie de leur temps à ne rien faire d'autre que d'assurer leur survie biologique et que vivant au jour le jour ils ne semblaient avoir aucun projet d'avenir autre qu'à très court terme.

Ceci semble dénoter une perception du temps très particulière dans laquelle le passé, le présent et le futur très très proche sont relativement perçus, mais où l'avenir est une notion totalement nébuleuse.

Par ailleurs, P. DECLERCK⁴⁸ qui, dans ces écrits, avance l'idée que le clochard n'est que le fœtus de lui-même qu'il faudrait accoucher à la vie nous dit que : « *le clochard rêve d'un autre monde. Un monde de satisfactions immédiates, sans impossible, sans frustrations, sans blessure, sans hiatus. Ce monde atemporel et sans contraintes, ce nirvana de la pulsion de mort et du possible infini, est celui du fantasme utérin.* ». (page 318)

⁴⁶ Centre Communal d'Action Sociale

⁴⁷ Sur ces questions se référer à M. GUILLAUMES, *les déliaisons dangereuses*, mémoire de maîtrise AES, Université Paul Valéry, Montpellier III, octobre 1999, 115 pages plus annexes.

⁴⁸ P. DECLERCK *ibid.*

Enfin, nous avons également constaté que : bien qu'organisés et structurés dans un mode de vie particulier, les jeunes de la rue admettent aussi qu'ils ne savent pas se mouvoir au sein de notre système socio économique. A ce sujet les uns parlent de la société avec virulence (rappelons nous d'Emmanuel lors de nos explorations) tandis que d'autres parlent d'incompréhension face au modèle dominant. Arthur lui dit juste que *« c'est difficile à gérer un appartement, à payer, il faut bouger partir, j'ai du mal à rester au même endroit »*. La plupart disent seulement ne pas s'y sentir bien. C'est sans doute la raison pour laquelle Éric, Ludo, Laurent... (pourtant désormais « insérés par le logement », et donc plus recensés sous l'appellation SDF) n'ont rien changé à leur façon de faire et continuent d'agir selon leurs anciennes habitudes : ils côtoient toujours les mêmes personnes et selon les mêmes termes d'échanges.

Ainsi, et faute d'aptitude à se mouvoir par eux-mêmes au sein de la société, il semblerait bien que ces jeunes comptent sur un tiers pour y parvenir un jour. *« j'étais presque marié à une femme qui était amoureuse...elle a annulé le mariage et une fois encore je me suis trouvé seul... »* nous raconte Michael. Quant à Arthur il nous dit qu'il vivrait en appartement mais : *« il faudrait une copine quelqu'un qui bouge, que l'on s'entende bien »*. Tandis qu'Alexandre se contente de me demander si je ne connaîtrais pas une fille, comme moi, et qui serait célibataire ! De plus ces jeunes nous ont montré qu'à chaque fois que le tiers s'en était allé ils étaient retournés ipso facto dans la rue. Tony et Alexandre (par exemple) nous expliquent que leurs copines les ont quittés alors ils se sont retrouvés à la rue. A ce sujet P. DECLERCK⁴⁹ écrit : *« ceux qui ont fonctionné apparemment « normalement » pendant des années n'ont pu le faire que dans des circonstances très particulières, sorte d'équivalents existentiels d'ateliers protégés »* (page 320).

Par ailleurs, nous noterons ici que leur consommation abusive d'alcool (et autres) très certainement révélatrice d'un désir de fuite, ne peut nous faire nier que ces comportements qui, sont objectivement létaux à terme, sont également significatifs d'un désir (inconscient ?) de mort et le résultat d'états probablement dépressifs...

C'est pourquoi il nous semble à présent et à cette étape de notre travail, que les jeunes sans toit, étant tout simplement dans l'incapacité d'agir autrement sont d'autant plus loin d'être aptes à effectuer des actions gratifiantes et d'être reconnus socialement. De ce fait il ne nous est pas possible d'accréditer l'idée selon laquelle ils seraient l'unique produit de notre société. Il paraît cependant évident de dire que le système libéral, dans ce qu'il est, ne les avantage en rien.

4,3 Conclusion et retour à l'hypothèse :

Lors de nos explorations nous avons constaté : que la question du choix de la rue était peu probable et que par contre ce qui l'était plus, était que les jeunes sans abris souffraient en quelque sorte d'un certain défaut de construction de leur personnalité.

Nos observations ont, su quant à elles, nous montrer que les jeunes dans la rue pâtissaient en quelque sorte d'un « manque » de vie (de savoir vivre ?) qui en tout état de cause les amène à ne pouvoir agir d'autre manière que celle qu'ils ont.

De sorte qu'à cette étape de notre recherche il nous est probablement possible d'énoncer que faute de pouvoir agir, les jeunes sans toit en arrivent à se persuader qu'ils ont fait un choix délibéré et que cette façon d'énoncer les choses leur permet de ne pas exclure complètement la société d'eux-mêmes.

⁴⁹ P.DECLERCK ibid.

On peut penser que ces personnes semblent être différentes de nous-même et sont dans tous les cas des exclus particuliers. (on fait ici allusion, de manière contradictoire, aux écrits de P. BOURDIEU lorsqu'il dit que les exclus sont le produit de notre société).

P. MEYER nous dit encore : « *l'ensemble de notre politique semble conçue pour mieux intégrer ceux qui le sont déjà et marginaliser un peu plus ceux qui sont laissés sur le bord.* »⁵⁰

Ainsi et, suite à nos observations, de plus en plus convaincue par les théories du défaut, il nous semble ici juste de dire que :

L'arrivée dans la rue d'un jeune n'est pas la conséquence de faits sociaux, mais est davantage révélatrice d'un profond malaise dans son fonctionnement personnel et particulier.

Toutefois, consciente qu'à elles seules nos observations ne suffisent peut-être pas à complètement valider notre hypothèse de travail nous allons à présent nous pencher sur 3 récits de vie.

Ceux-ci ont pour objet d'affiner notre connaissance des jeunes de la rue et notre compréhension du phénomène de leur clochardisation, tout comme ils auront pour but de nous éclairer sur une catégorisation possible de cette population

⁵⁰ P. MEYER, Démolition avant travaux, Robert Laffont, Paris 2002, 246 pages

CINQUIEME PARTIE : LES ENTRETIENS

5,1 les récits de vie :

Les trois personnes que nous avons interviewées font partie des personnes que nous avons rencontrées lors de nos observations. Pour la simple et bonne raison qu'avant de pouvoir leur demander d'effectuer avec nous les récits de leur vie il nous fallait gagner leur confiance. Néanmoins, nous considérerons qu'elles sont représentatives de la population jeune SDF. Leur âge varie de 21 à 22 ans

Le plus âgé c'est **Christophe**, il a 22 ans, il est né dans l'est ; ses parents sont décédés lorsqu'il avait 16 ans. Il a deux frères et deux sœurs la dernière est dans un foyer. En foyer lui aussi il y est allé : il avait alors 13 ans. Ses frères et sœurs Christophe les voient peu mais nous dit qu'il sait toujours ce qu'ils font. Au décès de sa mère, Christophe a arrêté l'école pour s'occuper des plus petits. Ensuite il a entamé un CAP de maçonnerie car juste avant il avait travaillé dans cette branche. Le CAP, il ne l'a pas eu car à ses dires à 16 ans il a « *atterri en prison* » pour deux ans. A sa sortie il est allé dans un hôtel social et a effectué un CES dans les espaces verts. Son CES terminé il a « *atterri* » dans la rue.

Christophe est dans le Sud pour « *changer de vie, avoir une autre chance dans la vie (...)* franchement à la rue je vis mieux qu'en appartement ».

Trois mois après son arrivée à Argelès il a rencontré Francine. Depuis ils ne se sont plus quittés. Christophe dit que si on lui offrait un appartement et du travail il les prendrait mais qu'il faudrait que sa femme soit avec lui.

Depuis qu'il connaît Francine, Christophe dit qu'il se sent mieux « *plus rassuré parce que j'ai ma femme, tu vois c'est rare de trouver une femme à la rue, et qui a encore quelque chose dans la tête, et qui ne trompe pas à droite, à gauche. La rue c'est bien avec ma femme ; ouais.* ».

Avant de connaître Francine, Christophe a eu trois copines « *elles étaient dans la rue, ouais, mais c'est un genre de meuf, qui allait voir ailleurs, tu vois toi tu es en face, dans la tente tu dors, ta meuf se lève, et va aller dans l'autre tente. Tu vois ce que je veux dire. C'est ça la rue, ma femme Francine ça va avec elle, elle est sérieuse* »

Christophe parle peu de ses revenus et dit juste « qu'il se débrouille ». Parlant des services sociaux Christophe pense qu'ils ne l'aident pas assez : des fois il va au CCAS pour les tickets service et à la croix rouge pour son courrier mais Christophe dit qu'ils sont antipathiques. Du secours populaire, Christophe dit : « *c'est par rapport aux têtes des gens, cette tête là ne leur plaît pas, ils ne leur fileront rien, ils font plus de reproches, que le reste.* ». Malgré tout il a tout de même passé trois nuits au « relais » cet hiver. Mais cela ne lui a pas plu c'est à cause des « *leçons de morale* » et des horaires qu'il trouve stupides « *sortir le matin à 8 heures sans déjeuner, rien, c'est bizarre quand même* ». Il n'y retournera pas.

Perpignan il n'aime pas : il y a trop de SDF. Il se sent bien à Argelès car ils sont peu nombreux. Au squat c'est lui le chef et en principe il n'y amène personne.

Son avenir il le voit avec Francine, un bébé, un appartement... mais l'alcool il en est conscient pose problème.

Christophe dit que sa femme le rend plus fort dans la rue, et qu'il n'a pas besoin des structures. Par ailleurs s'il allait en foyer avec Francine, Christophe pense qu'il y aurait plus de problème que d'avantage « *vivre avec une femme en couple dans un relais, plusieurs mecs, la jalousie ça compte* ».

Pour conclure Christophe dit qu'il est heureux comme ça mais que ça l'énerve d'être à la rue
« à mon âge, je n'ai que 22 ans »

ALEXANDRE, a 21 ans il est né à la Roche sur Yon en Vendée. Là-bas, sa mère vend des matériaux et son père était électromécanicien, car maintenant il relève de la COTOREP. Toute son enfance Alexandre dit avoir été battu par son père.

A l'école il n'y est allé que jusqu'en 4^{ème}.

Cela fait quatre ans qu'il n'a pas vu sa mère alors qu'elle était « *sa confidente* ».

Il a un frère de 18 ans qui vit chez ses parents. Alexandre, lui, il a quitté le foyer familial à 15 ans. Son deuxième frère s'est Tony (il vient juste de sortir de prison : il a fait 78 mois pour braquage).

Quand Alexandre est parti, il est d'abord allé chez des amis, puis lui aussi est « *tombé pour 9 mois 1/2 en maison d'arrêt* » pour avoir vendu du haschich.

A sa sortie il s'est retrouvé à la rue : une femme est venue le recueillir. Par la suite, elle est devenue sa compagne, ensemble ils ont eu une petite fille.

Juste avant la naissance de cette enfant, il est « *retombé* ». Actuellement il dit être en cavale depuis le mois d'avril 2003.

Il aurait été condamné à la suite d'une bagarre (pour défendre son ami), et pour le vol d'un sac à main ainsi que pour toutes les amendes SNCF qu'il n'a pas payées.

Comme il ne s'est pas présenté au tribunal pour se défendre les peines de sursis se sont transformées en prison ferme. Il a donc pris 17 mois ferme qu'il n'a pas effectué.

Alexandre dit que c'est sa femme qui l'a quitté : « *je voyageais beaucoup ça a cassé* »

Durant une période Alexandre dit avoir travaillé en tant qu'entrepreneur de spectacle. C'est là qu'il a rencontré Laetitia : elle était chanteuse... finalement un matin il a repris son sac et fuit ce milieu à cause « *de la défonce* ».

Apparemment Alexandre a touché à tout : héroïne, cocaïne, ecstasy, LSD... il dit s'en être sorti grâce à l'alcool ! En prison il était sous subutex.

Il y a 1 mois qu'Alexandre est à Argelès, avant il était en Espagne.

Lors de notre rencontre Alexandre devait partir sur Ibiza avec son frère « Tony » mais celui-ci n'est pas venu.

Lorsque Alexandre parle de sa première femme et de sa fille il dit juste qu'il « *ne peut pas rester avec eux parce qu'il a goûté à la rue* ».

Les services sociaux « *c'est pas trop son truc* ». il préfère la « *nature...et la communauté* ». Il ne va dans les associations que lorsqu'il n'a pas d'autres solutions. En CHRS, il n'y est allé qu'une fois : c'était à Bayeux, pour se sortir de l'héroïne. Mais, Alexandre va à la Croix rouge ou au secours populaire pour les colis alimentaires.

Pour vivre Alexandre fait la manche. Au début il avait honte et puis dit-il au bout d'un moment « *ça devient naturel*. »

Alexandre est très contradictoire d'un côté il nous dit qu'il veut rester dans la rue et de l'autre que son avenir il ne le voit pas là, et finit par nous expliquer :

« *je prendrais l'appart mais à un moment ça me gaverait, il me faudrait à moi un pied à terre, M'atteler avec ma femme tranquille et puis voilà mais dès que j'ai envie de partir je m'en vais et je fais mon tour et tout, quitte à faire la manche parce que je l'aurais déjà faite avant et je la referais si il faut, et dès que j'en ai marre de voyager ben pouette dans l'appartement sur une année je vais y passer peut-être 3 mois dans l'appartement et puis le reste je vais être dehors je pense que ça sera les mois d'hiver* ».

OLIVIER a 21 ans, il est né à Perpignan. Il a un frère qui vit encore chez leurs parents. Son père est routier et sa mère « femme au foyer » : ils habitent tout près de Perpignan. Côté scolarité Olivier est allé jusqu'en 5^{ème}, à la suite de quoi, il s'est retrouvé dans un « foyer de délinquants » durant 9 mois car il se serait battu avec un fils de policier. A sa sortie du foyer il a fait des petits boulots dans les espaces verts, et en cuisine...

Depuis l'âge de 14 -15 ans qu'il est dans la rue « *il aime bien ça* », pour lui c'est un sentiment de liberté, « *c'est plaisant* ».

Olivier vit avec Francine et Christophe dans le même squat, dans la même tente : « *on a chacun notre intimité, je dors dans mon coin, chacun son matelas* », « *pour l'instant je suis bien avec eux, pour l'instant, on s'entend bien, et tout* », « *et après peut-être qu'un jour je partirai je ferai, j'irai tracer ma route normale comme tout le monde j'irai voyager, histoire de voir du pays, quoi* »

Olivier connaît bien la rue : il a fait tout le sud de la France (Aix en Provence, Montpellier, Toulouse, ...). Ensuite il est retourné chez ses parents un peu puis après s'être disputé avec son frère il est parti pour Argelès. Argelès il aime bien !

Malgré tout il n'a pas coupé les liens avec sa famille : sa mère l'aide financièrement et matériellement.

Pour s'en sortir Olivier ne va pas vers les travailleurs sociaux, il n'en a pas envie : « *je ne sais pas, j'ai envie d'avoir ma propre liberté, c'est sûr, qu'un jour je demanderai une assistante sociale au cas pour essayer d'avoir un appartement, et tout, bon un travail, quelque chose quoi.* »

En fait il ne sait pas s'il veut s'en sortir : « *Quand même oui, je sais pas. Bien sûr, je sais pas c'est ça le problème (...) je ne sais pas comment t'expliquer ça ? je suis bien dans mon trip quoi, trip essence.* »

Olivier connaît la Boutique 66 et le Tremplin mais ça ne lui plaît pas ; il est mieux à Argelès.

Olivier rêve de vie en communauté. C'est pour cela qu'il préfère le squat à son appartement où il ne va jamais : Olivier n'aime pas la solitude !

Dans la rue dit-il : « *on peut faire ce que l'on veut, on a aucune loi, un peu comme l'anarchie, c'est une sorte d'anarchie, voilà, en fait oui* »

Les filles ça l'intéresse pas il préfère sa bouteille. Et sa bouteille il ne la laissera qu'en cas de grave problème (de santé).

Pour vivre Olivier a la COTOREP. Il est reconnu travailleur handicapé à 50%. Olivier dit de lui-même qu'il est fainéant et que c'est pour cela qu'il ne travaille pas.

5,2 Constat et analyse :

Sur les trois personnes que nous avons interrogées deux semblent avoir eu une enfance difficile : marquée pour la première par le décès des parents, les coups reçus pour la seconde. La troisième personne n'en dit rien si ce n'est qu'elle a quitté l'école très tôt tout comme Alexandre et Christophe d'ailleurs.

Les trois ont quitté le foyer familial relativement tôt (13 ans pour Christophe, 15 ans pour Alexandre). Il est probable et selon nos déductions qu'Olivier soit parti de chez lui vers l'âge de 13 ans.

A la suite de quoi et juste avant leur arrivée dans la rue, Christophe est allé au foyer de l'enfance de sa région, puis en prison à l'âge de 16 ans, Alexandre en maison d'arrêt et Olivier en « foyer pour délinquants ».

Les deux premières personnes semblent donc attribuer leur arrivée dans la rue à la malchance et à un parcours déjà bien chaotique. La troisième n'en donne aucune raison et dit simplement qu'elle aime bien ça : « ... *que c'est plaisant* ».

Au passage (et sans en parler plus désormais) on notera qu'aucune de ces trois personnes ne nous a parlé de choix !

De la rue, Christophe tout en nous disant que « *franchement à la rue je vis mieux qu'en appartement* » nous explique aussi que : « *si on m'offrait un appartement, je le prendrais, mais il faudrait une femme avec moi* »

Alexandre quant à lui nous raconte que la première fois qu'il est allé dans la rue c'est une **femme** qui est venue le **recueillir**.

Enfin Olivier nous dit : « ... *pour l'instant je suis bien avec eux, pour l'instant on s'entend bien, et tout* » mais « *un jour je demanderais à une assistante sociale au cas pour essayer d'avoir un appartement, et tout, bon un travail, quelque chose quoi* »

De toute évidence les trois nous expliquent qu'ils ne pourront sortir de la rue sans l'aide (l'appui ?) d'un tiers.

En bref quand Olivier, par exemple, nous dit « qu'il ne sait pas **s'il veut** s'en sortir », nous pourrions peut-être en conclure que de lui-même il ne sait pas comment s'en sortir. Les deux autres semblent bien être exactement dans le même cas.

Du coup, au sujet des travailleurs sociaux, des centres d'hébergement, (en bref des services sociaux en général) : Christophe estime qu'ils (les travailleurs sociaux) ne **l'aident pas assez**. Alexandre que « c'est pas son truc » **il n'en attend rien** de plus que les colis alimentaires. Olivier dit juste que cela ne lui plaît pas.

Enfin on notera que les trois jeunes gens que nous avons interrogés sont dépendants et depuis longtemps d'un produit toxique (alcool, essence, ...). Alexandre aurait eu cette pratique, de toute évidence, bien avant son arrivée dans la rue. On ne sait pas si c'est également le cas de Christophe et Olivier, néanmoins nous le supposons.

En résumé, ces narrations nous ont montré que les jeunes sans toit :

- ont, pour la majeure partie, vécu des enfances relativement difficiles et jalonnées de perte et/ou de violence. Ce qui vient ici accréditer les dires des travailleurs sociaux et que nous avons développés en première partie de ce travail, et ceux L. FOUNIER, que nous avons exposés en deuxième partie ;
- sont peu allés à l'école : ce qui était également le cas des personnes interviewées par E. CIOFETTI et F. JOUAN ;
- ont tendance à avoir des conduites de type « passage à l'acte » qui les ont amenés soit en prison soit dans la rue. Ce qui était également vrai chez les personnes interrogées aussi bien par F. JOUAN que par E. CIOFFETI ;
- ont recouru à l'usage de produits toxiques et que cette pratique, dans la rue, leur permettait probablement de ne pas « se voir » faire la manche ...et d'oublier la peur : « *l'usage*

d'alcool sert à tout : à vaincre la peur, le froid et la honte... et puis, comme le disait Emmanuel : « ça empêche de réfléchir l'alcool! », ça empêche probablement aussi de se voir mendier. L'effet désinhibant permettant à la fois de gagner sa vie : « faut boire pour faire la manche », de ne plus s'inquiéter du lieu où l'on va pouvoir dormir : « c'est l'alcool qui fait ça ! » et de dormir sans ressentir le froid... il est probable que l'usage des autres drogues rende exactement les mêmes services...⁵¹

Nous noterons ici, que l'âge des « gens de rue » ne semble guère être un indicateur probant car âgées de plus de 40 ans ou de moins de 25 ans, ces personnes nous amènent à constater sensiblement les mêmes choses.

Par ailleurs, les jeunes sans abris dans leur majorité dépendant de produits toxiques, probablement bien avant leur arrivée dans la rue nous ont amenée à supposer ici que cet usage, à l'époque, avait déjà pour but : la fuite... des contraintes.... des règles ... du modèle proposé : *« il y a plusieurs façons de fuir. Certains utilisent les drogues dites « psychogènes ». D'autres la psychose. D'autres le suicide. D'autres la navigation en solitaire. Il y a peut-être une autre façon encore : fuir dans un monde qui n'est pas de ce monde, le monde de l'imaginaire. (...) Dans ce monde de la réalité, il est possible de jouer jusqu'au bord de la rupture avec le groupe dominant, et de fuir en établissant des relations avec d'autres groupes si nécessaire, la seule qui soit essentielle et hors d'atteinte des groupes sociaux ».*⁵²

A cet endroit nous noterons également qu'Alexandre nous explique qu'il ne peut pas rester avec sa femme et sa fille : *« parce que j'ai goûté à la rue »* comme si une fois qu'on avait « goûté » à la rue on ne pouvait plus s'en passer ... Exactement comme les héroïnomanes ne peuvent se passer sans soins, du produit miracle, mais mortel.... (ou miraculeusement mortel).

Enfin, au travers de ces narrations nous avons encore pu constater que deux des personnes interrogées étaient issues du milieu ouvrier. Toutefois nous ne retiendrons pas ce fait en tant qu'élément explicatif du phénomène de clochardisation des jeunes : d'une part parce que ce constat n'est nullement vrai dans le mémoire de F. JOUAN et que d'autre part P. DECLERCK explique que : *« cependant, et contrairement à ce que laisse entendre les arguments sociologiques, la pauvreté et l'exclusion sociale sont insuffisantes à rendre compte de leur existence.(...) l'histoire de ces sujets quelque soit leurs milieux social, fait généralement apparaître une psychopathologie personnelle lourde, doublé d'une pathologie familiale importante... »* (page 286)⁵³

Par contre nous avons vu, tout au long de ce travail, que les jeunes sans toit ne semblaient guère apprécier les services sociaux et pas davantage le personnel employé dans ces services et qui pourtant de par sa formation (Éducateur,) semblerait de prime abord, avoir toutes les compétences requises pour leur venir en aide. C'est la raison pour laquelle, à ce sujet (en page 13 de ce document) nous avons déjà avancé l'idée selon laquelle les jeunes sans abris attendraient de la part des travailleurs sociaux tout à fait autre chose que ce que ces derniers avaient à leur offrir.

Ici, et continuant dans ce sens, on peut remarquer que : Christophe pense que les travailleurs sociaux *« ne l'aident pas assez »* mais que *« si on lui offrait un appartement, il le prendrait »* et qu'Olivier *« demanderait à une assistante sociale au cas pour essayer d'avoir un appartement, et tout »*

⁵¹ F. JOUAN, *ibid.*

⁵² H. LABORIT, *ibid.*

⁵³ P. DECLERCK, *ibid.* ;

Ces propos nous amènent ainsi à penser que les jeunes SDF (conscients ou inconscients de leur état) aimeraient que les travailleurs sociaux cessent de s'escrimer à vouloir leur apprendre comment faire et fassent tout bonnement à leur place. Malheureusement : « ... *le travail social consiste, entre- autre, à appliquer les « avatars » du libéralisme : « Qu'un travailleur social ait recours à ses images pour inciter un Rmiste à être « lui-même », « responsable », « autonome », à se « prendre en charge »... C'est là son job » (BEAUVOIR 1994, PAGE 241). Effectivement si on se réfère aux différentes circulaires ministérielles et plus particulièrement celle du 14.05.91.) on constate que les travailleurs sociaux répondent aussi, qu'ils le veuillent ou non, à une commande sociale largement imprégnée de cette idéologie dominante* »⁵⁴. Évidemment ceci pousse à sous-entendre que la problématique des SDF ne relèverait finalement pas des compétences des travailleurs sociaux... (tels que mandatés actuellement) C'est probablement la raison qui fait dire à Emmanuel qu'ils (les travailleurs sociaux) « ne sont pas capables de les comprendre », et à Marc « qu'ils ne font rien ».

C'est pourquoi nous allons à présent vérifier ce qu'en disent les pouvoirs publics, par l'intermédiaire d'une représentante et, ce qu'ils proposent.

5,3 Entretien auprès de la représentante de la DDASS :

Madame C. est Conseillère Technique chargée des questions d'accueil et d'hébergement. elle travaille pour la DDASS des PO et siège également aux commissions FSL⁵⁵ du département. Elle a un diplôme d'Assistante de service social et est titulaire d'un DSTS.

Après nous avoir expliqué combien il y avait de CHRS et de centres d'accueil d'urgence en activité sur le département, leurs raisons d'être à chacun et à chacun vis-à-vis des autres, Madame C. nous dit : que le public des jeunes errants est perçu par les pouvoirs publics comme des personnes qui auraient de multiples problèmes avant tout d'ordre psychosociaux et que ceux-ci seraient notamment liés à la santé, au manque de scolarité, au manque de ressources.

Par ailleurs, madame C. insiste sur le fait que ces jeunes se positionnent toujours en tant que *consommateurs* et ne se projettent aucunement dans un processus d'insertion (traditionnel). Ce serait, selon elle, cette façon de faire particulière qui mettrait à mal les actions éducatives menées au sein des CHRS.

Ainsi, selon Madame C., la première difficulté rencontrée par les travailleurs sociaux serait liée au fait que ces jeunes, de la rue, sont enfermés dans un système de survie : « *il faudrait tout d'abord pouvoir évaluer leurs besoins élémentaires et les amoindrir pour être en mesure de déceler leurs envies.* ».

C'est la raison pour laquelle Madame C. pense que la fonction première des éducateurs est « *d'aller vers* » (sous-entendu les jeunes de la rue). D'ailleurs c'est également l'avis qui est émis en l'an 2000 dans le rapport intitulé « *sur les chemins de l'errance estivale* »⁵⁶.

⁵⁴ J. LORIEUX, Il bat de l'elle, mémoire DSTS, université Toulouse le Mirail, Mai 1996, 138 pages sans les annexes

⁵⁵ Fond Solidarité Logement

⁵⁶ Document écrit par P. A. VIDAL-NAQUET avec la collaboration de C. LAVAL et produit par le Ministère de l'emploi et de la solidarité ou par ailleurs Perpignan est cité en exemple

5,4 Constat et analyse :

Au vu de cet entretien, on s'aperçoit, que les employés des Pouvoirs Publics (ici, de la DDASS) semblent prendre en compte les difficultés personnelles dont souffrent les jeunes sans toit mais que celles-ci, pourtant dites multiples et d'ordre psycho social ne leur semblent pas insurmontables et empêcheraient aucunement une insertion possible et durable, une fois les questions « matérielles » résolues.

Par ailleurs, dans cet entretien, les façons de faire particulières des jeunes SDF, (entres eux et avec les autres), semblent bien avoir été relevées en tant que problème, mais on constate que ces comportements ne sont pas, pour cette professionnelle, perçus comme quelque chose d'irréversible. La notion du libre arbitre de Saint AUGUSTIN n'est pas loin.

Du coup, la question de l'insertion de jeunes errants ne serait pas une mission impossible en elle-même : il s'agirait, tout au plus, de chercher le mode d'emploi qui la permettrait.

Pourtant les deux intervenants sociaux que nous avons interrogé, au début ce travail, ne nous avaient parlé, à ce sujet, que de leurs difficultés...

SIXIEME PARTIE : EN RESUME

Au départ, lorsque nous avons eu l'idée de faire ce travail, nous avons imaginé que les jeunes qui se trouvaient dans la rue l'étaient :

- soit parce qu'ils n'avaient pas eu de chance dans la vie.
- Soit parce qu'ils l'avaient délibérément choisi et que ce choix était la conséquence d'un passé douloureux ou bien était le fruit d'une pensée idéologique.

A l'époque, nous avons ainsi imaginé les choses car il nous semblait évident que les jeunes de la rue fonctionnaient selon la même logique que nous.

Puis continuant de réfléchir à ces questions, il nous est venu à l'idée que les choses ne s'étaient peut-être pas passées ainsi et que les raisons qui avait amené des jeunes à vivre d'une telle manière étaient peut être beaucoup plus complexes qu'il n'y paraissait .

C'est pourquoi, dans le souci de voir et de comprendre quelles étaient les raisons qui poussaient un jeune à aller vivre dans la rue, nous avons décidé de centrer notre réflexion autour de questions relatives :

- au mode d'existence spécifique des jeunes sans abris et les justifications de leurs actions ;
- à la notion du choix et ses incidences ;
- à la problématique des travailleurs sociaux qui les accueillent et à celle de leurs logiques d'interventions.

Lors de notre exploration nous avons relevé que les jeunes sans toit, tout comme leurs aînés d'ailleurs semblaient être arrivés dans la rue à la suite d'aléas familiaux et / ou sentimentaux et que placées dans un état de souffrance permanent, ces personnes développaient tout un mode de fonctionnement destiné à l'amoindrir. Ces jeunes semblaient tout de même avoir, bien avant leur arrivée dans la rue, des façons particulières d'aborder les événements et des modalités d'actions qui l'étaient tout autant.

Pour le coup, déjà à cette étape de notre recherche, l'idée selon laquelle « la rue était un choix de vie » nous a semblé bien fragile. Et après nous être penché sur les écrits de H. LABORIT, cette idée ne nous a absolument plus du tout convaincue. En effet dans ses écrits H. LABORIT émet l'hypothèse selon laquelle : l'homme, porte en lui la mémoire de ses ancêtres et de son environnement social, et n'avait de ce fait aucunement l'opportunité d'effectuer des choix libres et conscients. En fait, ces « choix » dit-il ne sont que le résultat d'acquis (bon ou mauvais d'ailleurs) et d'enseignements prodigués. Par ailleurs nous avons vu que cette absence de liberté (qui selon l'auteur n'est autre que la possibilité de réaliser librement des projets qui nous gratifieraient sans nous heurter à ceux des autres) pouvait avoir des incidences sur le comportement des personnes : absence de mérite, de responsabilité, négation de soi...

A la suite de quoi nous avons décidé de favoriser les théories psycho sociales pour expliquer le phénomène de clochardisation des jeunes.

Ainsi nous avons émis l'idée selon laquelle l'arrivée dans la rue d'un jeune ne serait pas la conséquence de faits sociaux, mais serait davantage révélatrice d'un profond malaise dans son fonctionnement personnel et particulier.

Par ailleurs c'est à la fin de notre exploration que nous avons commencé à entrevoir que les jeunes sans toit attendaient vraisemblablement tout à fait autre chose des travailleurs sociaux que ce que ces derniers avaient à leur proposer.

Nos observations, quant à elles, nous ont permis de continuer à abonder dans ce sens. C'est là que nous avons émis l'idée selon laquelle les jeunes sans abris souffriraient d'un défaut de vie et étaient en tout état de cause incapable d'agir autrement que de la manière dont ils le faisaient.

En effet c'est en vivant pratiquement chaque jour auprès d'eux (durant un mois) que nous avons remarqué que ces personnes :

- Procédaient selon des modes utilitaristes entre eux, envers les autres et les travailleurs sociaux ; les jeunes SDF semblent ne savoir créer que des liens d'ordre primaire et ponctuel.
- Semblaient n'avoir aucun projet d'avenir autre qu'à très court terme et avaient de fait une perception du temps très particulière et une notion de celui-ci totalement nébuleuse.

D'autre part nous avons remarqué que même lorsque ces personnes finissaient par obtenir un toit, elles continuaient d'agir exactement comme elles le faisaient dans la rue. Ce qui (entre autre) nous a amené à penser que ces jeunes faute de pouvoir agir autrement étaient inaptes à se mouvoir, par eux-mêmes, au sein de la société et comptaient donc sur un tiers pour y parvenir. A ce propos souvenons nous de toutes les fois où au cours de nos observations nous avons dit être rentrée à notre domicile lasse et fatiguée, alors que nous avons passé notre journée sans pratiquement quitter notre chaise ! En rapprochant notre fatigue à une sorte de vide d'énergie, de façon imagée, peut-être qu'il nous est possible de dire là que les jeunes SDF, sans grande vie, en puiseraient la substance chez les autres, tout comme le gui s'accroche aux chênes dit-on, pour s'alimenter...

A la lecture de nos récits de vie nous avons pu vérifier que les hommes de la rue avaient eu des parcours difficiles et jalonnés de pertes. Et qu'aucune de ces trois personnes ne nous avait parlé de choix pour expliquer son mode d'existence actuel. Toutefois on peut supposer que les jeunes dont nous parlait F. CHOBEAUX (rappelons nous que, selon lui les jeunes étaient dans la rue par choix) ne seraient pas exactement les mêmes que ceux que F. JOUAN, E. CIOFETTI et nous-même avons rencontré et que P. DECLERCK a recensé sous appellation « clochards ». Les personnes dont nous parle F. CHOBEAUX sont peut-être celles qui sont communément recensées par les travailleurs sociaux sous l'appellation « zonards » ou « marginaux » et dont certains sont peut-être les héritiers des mouvements communautaires hippies...

Pour en revenir aux personnes qui ont fait l'objet de ce travail nous avons également noté que leur âge, pas plus que leur milieu d'origine n'avaient d'incidence sur leur comportement et ne nous donnaient pas d'explication différente ou supplémentaire à leur existence. Toutes ces personnes nous ont amenée au même constat, comme par exemple que leur façon d'exprimer leur mécontentement à l'encontre des travailleurs sociaux et en fait révélatrice de demandes particulières « *ils aimeraient tout bonnement qu'ils fassent à leur place* » auxquelles les intervenants du social ne peuvent répondre. Ils ne sont pas mandatés pour cela.

Enfin s'agissant des pouvoirs publics nous avons vu que ces derniers malgré leur relativement bonne connaissance du public SDF ne remettaient nullement en cause la question de leur insertion mais qu'ils pensaient qu'il fallait s'attacher à trouver le mode d'emploi qui la permettrait.

Sur ce sujet DECLERCK dit qu'il est urgent d'offrir au clochard un asile convenable car selon lui : il n'y a pas de clochards qui deviendraient ou reviendraient comme nous : « *que faire si d'aucuns ne s'améliorent pas, que faire si certains soignés malgré tout à travers tout, restent pareils à eux-mêmes et lentement meurent sous nos yeux. (...) ne rajoutons pas à la douleur et acceptons nous autres soignants, de nous confronter au premier principe hippocratique : d'abord ne pas nuire. Et permettons au moins à ces fous partis trop loin de nous pour pouvoir revenir de trouver asile et paix en marge d'une société dont ils sont le pauvre négatif épuisé.* » (Page 373- 374)⁵⁷.

« Les mettre à l'abri » supposerait donc qu'on ait abandonné l'idée même d'un retour à la normale et, par voie de conséquence, qu'on ait enfin estimé que l'insertion traditionnelle de ces personnes n'était pas possible (même est-elle souhaitable ?). Toutefois puisque les pouvoirs publics semblent nous engager fortement à trouver la voie qui permettrait de donner à ces personnes, l'accès à une forme d'insertion, nous supposerons ici que si nous décidions de reconnaître les gens de la rue en tant « qu'handicapés sociaux » nous leur permettrions d'être insérés à leur manière tout comme le sont les travailleurs handicapés par exemple. Du coup enfin insérés socialement les gens de la rue pourraient également accéder à une forme de reconnaissance sociale dont l'utilité sociale serait d'apaiser tout le monde : les uns n'ayant plus à se sentir coupables et ou à se justifier, les autres à craindre que cela ne leur arrive... et au travers de laquelle les premiers intéressés se sentiraient enfin libérés du devoir de faire ce que finalement ils sont dans l'incapacité de faire !

⁵⁷ P. DECLERCK ibid.

CONCLUSION

La ville de Perpignan fut une des premières à signer, dès 1993, un arrêté municipal contre le vagabondage : « *je voulais enrayer le phénomène d'occupation agressive des espaces publics. En tant qu'urbaniste je connais l'importance du centre ville, lieu de convivialité ouvert à tous, où la cohésion sociale doit s'exprimer et où les activités économiques doivent se développer. J'avais aussi voulu alerter les pouvoirs publics qui niaient ce problème. C'était également un message destiné à la police municipale qui refusait d'intervenir, ainsi qu'aux petits commerçants il fallait calmer le jeu* »⁵⁸ s'expliquait J.P. ALDUY, alors maire de la ville.

Pour « calmer le jeu » il faut peut-être et comme nous venons de le dire précédemment, accepter l'idée de catégoriser les jeunes SDF sous l'appellation « handicapés sociaux ». C'est peut-être le seul moyen dont nous disposons (à l'heure actuelle) et qui nous permettrait de les insérer dans notre société de façon acceptable (y compris pour eux ?).

Pourtant lorsque nous avons décidé d'entreprendre le présent travail, jamais nous n'aurions imaginé en arriver là. A l'époque, les jeunes de la rue ne pouvaient forcément que nous être semblables et fonctionner et / ou agir selon nos propres modalités.

C'est pourquoi il nous a fallu faire sur nous même un effort considérable pour voir de l'autre dans le même et arriver à admettre que ces jeunes nous étaient différents en presque tout : « *or la logique communément admise reposant sur une certaine conception de l'altérité, amène à penser que tout un chacun est semblable et peut s'adapter à un système donné ainsi qu'en intégrer les modes opératoires* » (page 145)⁵⁹.

Effectuer ce travail était déjà en soit un bel exploit tant nous nous sommes, à cet endroit, sentie malmenée. Toutefois cela n'a pas suffi à nous amener à nos conclusions. La question du choix qui nous a préoccupée tout au long de notre étude, nous a plus maltraitée encore : car là, il s'est agi de revoir tous nos principes fondamentaux et toutes les valeurs sur lesquelles nous avons jusqu'ici fondé notre existence.

Néanmoins ce n'est qu'à l'issue de tout ce travail que nous avons finalement été en mesure de mettre en évidence quelques uns des traits de caractère particuliers et spécifiques des jeunes SDF et les difficultés particulières auxquelles ces jeunes sont confrontés chaque jour et probablement depuis toujours.

Toutefois, nous sommes consciente que dans le temps qui lui a été imparti, notre travail, a dû très certainement laisser de côté des pistes de réflexion et nous empêcher (par voie de conséquence) d'entrevoir d'autres solutions que celles que nous avons proposées.

Aussi nous espérons que d'autres s'y attelleront sans tarder, afin que notre société puisse être en mesure d'offrir de meilleures réponses aux personnes qui vivent à l'ombre de leur rue.

Il ne tient qu'à eux, qu'à nous que la rue de la liberté ne soit pas une impasse...

⁵⁸ Cité in Rapport « sur les chemins de l'errance estivale », Le nouvel observateur, 25-31 juillet 1996

⁵⁹ F.JOUAN ibid.